

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 638.—SAMEDI, 25 JUILLET 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE VISION DE L'INFINI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 25 JUILLET 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La première communion, par Gaston-P. Labat.—Carnet du *Monde Illustré*.—Nos gravures.—La rose et l'enfant, par T. Fanchy.—Poésie : 1871, par J. Feury.—Chenaux et coteaux, par Benjamin Sulte.—Le vieux magasin du roi, à Québec, en 1680, par Régis Roy.—Nouvelle : Une mission accomplie, par Eugène Moisan.—Propos du docteur.—Poésie : Toi ou elle, par Jos. Hamel.—Piraterie littéraire, par Victor.—Assassinat du marquis de Morès.—Une mère, par Ribon.—Le club de La Crosse "Le National."—Le Dr D.-D. Archambault.—Le jeu de billard (avec gravure).—Primes—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Une vision de l'infini.—L'assassinat du marquis de Morès, par les Touaregs.—Ottawa Supérieur : Le lac T, à Gordon Creek (région Témiscamingue).—Saint-Jean, P.Q. : La maison du club, vue prise lors des régates du 1er juillet.—Portraits : M. le Dr D.-D. Archambault ; Le marquis de Morès.—Québec : Le vieux château du Roi (1680).—Portrait des joueurs de crosse du club "Le National".—Gravure de mode.—Gravure comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-SIXIÈME TIRAGE

Le cent quarante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 1er AOUT, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

POT DE PENSÉES

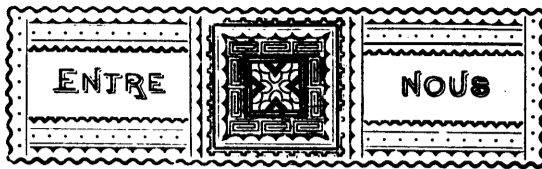
La vie rappelle la boutique d'un charpentier. Elle est mêlée de traverses.

On dit que le ciel est serein lorsqu'il est bleu, et cependant les serins sont généralement jaunes.

En été, les accusés sont fort reconnaissants aux tribunaux lorsque ceux-ci les condamnent aux frais.

Un dentiste très occupé peut dire qu'il est continuellement sur les dents.

Certaines femmes chaussent de petites bottines, Cependant, elles marchent sur un grand pied.



l'occasion de prouver ce qu'ils sont capables de faire en cas d'incendie, et qu'ils ont lieu d'être d'autant plus désappointés que le fameux concours international s'est transformé en simple revue, comme on en passe souvent au Champ-de-Mars de Montréal.

On les a très bien accueillis, on leur a fait pomper force champagne, on les a fêtés, c'est très joli, mais somme toute il y avait trop de fleurs, trop de biftecks et pas assez de lauriers à gagner.

Je vois d'ici la tête de notre chef Benoit, ce brave commandant d'un des plus beaux bataillons des soldats du feu au monde, en constatant qu'au lieu d'un véritable assaut d'adresse, d'habileté, de force et de précision de manœuvres, il s'agissait tout simplement d'une sorte de pique-nique. Ce qu'il a dû se ronger les poings de ne pas pouvoir prouver au monde que les Canadiens peuvent lutter avantageusement avec les pompiers de n'importe quelle nation !

Enfin, c'est fini et il n'y a plus qu'à en faire son deuil.

A part le principal, tout a très bien été cependant, il faut le reconnaître, et en ne regardant ce voyage que comme partie de plaisir, nos pompiers sont enchantés.

Il y a eu force banquets, excursions et discours et c'est en répondant à de nombreuses santés, que le colonel Stevenson, président de la commission des incendies, a inondé ses auditeurs des flots de l'éloquence qui le distingue.

Nos pompiers écoutaient, ravis, leur président.

Mais le moindre petit feu
Eut bien mieux fait leur affaire.

** Dans un de ces discours, le colonel, pour prouver la loyauté du Canada-français, a trouvé le moyen de glisser la fameuse phrase : " que leur dernier coup de canon pour la défense de l'Angleterre sera tiré par un Canadien-français."

Ce dernier coup de canon est devenu aussi légendaire que banal, mais je ne sais si cela est dû à un défaut d'intellect de ma part, je ne l'ai jamais bien compris et ne me suis jamais extasié en entendant ce mot, désormais historique.

Pourquoi un Canadien-français tirera-t-il ce coup de canon plutôt qu'un Anglais, et n'est-ce pas faire injure aux fils d'Albion que de supposer que pas un d'eux ne tiendra à honneur de se charger de cet acte de patriotisme ?

Que les Canadiens fassent leur devoir, en cas de guerre, pour défendre le drapeau anglais, personne n'en a jamais douté, et ils en ont donné des preuves en 1812, en 1864 et en 1885, mais de là à conclure que ce sera un Canadien-français qui tirera le dernier—pas l'avant-dernier—coup de canon pour la défense de l'Angleterre, il me semble qu'il y a quelque témérité un peu naïve à l'affirmer.

Et puis, avant que l'occasion ne se présente de vérifier cette assertion, il passera tant d'eau sous le pont, que nul de nous ne sera là pour le constater.

Le Canada suivra sa destinée que nul ne connaît, sauf le Grand Maître de toutes choses.

** Mieux vaut laisser là les rêves vagues d'orateurs nébuleux et nous occuper des choses d'un avenir très rapproché et qui nous intéressent beaucoup plus.

A nos portes, de l'autre côté de la frontière, se joue, en ce moment, une partie terriblement grave et qui peut affecter notre existence matérielle : la bataille de l'or et de l'argent.

Cette question qui, au premier abord, ne semble devoir intéresser que les banquiers, les millionnaires, est au contraire une affaire qui peut bouleverser le monde entier.

Les Américains ont marché vite, très vite, trop vite peut-être. Cette nation, formée d'éléments hétérogènes, réunis en trop peu de temps pour arriver à une fusion réelle, a toutes les aspirations, toutes les prétentions, toutes les audaces ; elle veut même parfois casser les vitres.

Leur admirable pays est immense, il a tous les climats, produit tout et peut se suffire à lui-même. La colonisation rapide, l'industrie prodigieuse, les progrès incroyables, et sans exemple antérieur, ont amené une émigration étonnante, créé un mouvement d'affaires extraordinaire qui a produit des fortunes extravagantes, et un malaise proportionnel, c'est à dire des riches trop riches, en petit nombre et des pauvres trop nombreux.

Or, voici que le malaise est devenu tellement aigu qu'il s'est formé un parti qui, sans s'occuper des conséquences, veut réformer tout le système monétaire du pays.

Il veut, en un mot, que chacun puisse à volonté, d'une quantité d'argent valant 57 cents, faire une pièce de un dollar, c'est à dire la frappe libre et illimitée de l'argent, d'où il résulterait un bénéfice net de 43 cents pour celui qui fait transformer son argent en monnaie.

Mais l'or a toujours été, jusqu'à présent, la véritable monnaie reconnue et acceptée dans tous les pays, et si l'argent circule et est accepté à raison de 16 livres pour une livre d'or, ce n'est qu'en proportion très limitée, garantie par l'Etat, et pour faciliter le commerce, comme la monnaie de papier, les billets de banque.

Le parti de l'argent ne veut plus de cela et demande la frappe libre et illimitée dans les Etats-Unis.

—Mais, leur dit-on, les Français, les Anglais, les Allemands, qui sont créanciers des Etats-Unis pour de fortes sommes et qui doivent être payés en or, comment agirez-vous envers eux ?

—On les paiera en argent et, s'ils ne sont pas contents, tant pis pour eux.

—Cependant, vos engagements, s'ils ne sont pas tenus, ne produiront-ils pas une crise dans le monde entier ?

—Nous nous moquons du monde. Le dollar argent vaudra un dollar or aux Etats, et ceux qui ne voudront pas faire d'affaires avec nous n'en feront pas.

—Cela ne pourra pas, pourtant, vous mener bien loin.

—Cela durera ce que ça pourra, mais il nous faut un changement.

** C'est bien cela, c'est un changement qu'il faut ; c'est toujours la lutte du riche et du pauvre, lutte vieille comme le monde.

Vers les derniers temps de la puissance de la Grèce, dit Seignobos, toute cité était divisée en deux partis : les riches qu'on appelait " la minorité," les pauvres qu'on appelait " la majorité" ou le peuple." Riches et pauvres se détestaient et se combattaient. Quand les pauvres dominaient, ils exilaient les riches et confisquaient leurs biens ; souvent même ils prenaient deux mesures radicales.

1o Ils abolissaient les dettes ;

2o Ils partageaient à nouveau le territoire.

Les riches, quand ils revenaient au pouvoir, exilaient les pauvres. Dans beaucoup de cités, ils pronçaient entre eux ce serment : " Je jure d'être toujours hostile au peuple et de lui faire tout le mal que je pourrai."—Aucun moyen de réconcilier les deux partis ; les riches ne pouvant se résigner à abandonner leur fortune, ni les pauvres à mourir de faim.

C'est au sujet de la distribution des fortunes, dit Aristote, qu'éclatent toutes les révolutions." — "Toute guerre civile, dit Polybe, est faite pour déplacer les fortunes."

Le spectacle que nous offre en ce moment les États-Unis est des plus intéressants et la lutte est suivie avec beaucoup d'intérêt.

L'exemple de la Grèce, que je viens de citer d'après Seignobos, ne doit cependant pas être pris exactement comme point de comparaison avec la lutte qui existe en Amérique entre le capital et le travail, car il faut tenir compte du fait que la bourgeoisie n'existait pas dans la plupart des villes grecques. Athènes était une remarquable exception.

* * M. Henri Menier est à Montréal depuis quelques jours, après avoir visité l'île d'Anticosti, sa propriété.

Que n'a-t-on pas dit à propos de cet achat et des projets du nouveau propriétaire ? Que de racontars insensés !

M. Menier a acheté une île qui était à vendre, tout comme n'importe qui peut acquérir une propriété quelconque, s'il a de l'argent. Il y fait ce qui lui plaît, tout en se conformant aux lois du pays, et cela ne regarde absolument personne.

S'il veut même n'y rien faire du tout, c'est encore son affaire et du moment qu'il ne gêne personne, nul n'a le droit de le gêner lui-même.

M. Menier a l'habitude des voyages, c'est un explorateur distingué qui a visité presque tous les pays et il sait parfaitement ce qu'il a à faire.

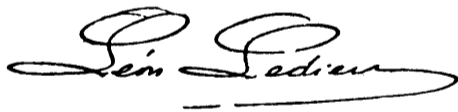
Il veut se créer une réserve de chasse, l'endroit est magnifique ; il emploiera probablement quelques personnes du pays, tant mieux, et nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue.

* * Les marins anglais sont partis.

Certains journaux franco-phobes ont beaucoup crié que la police en avait maltraité quelques-uns, mais après enquête on a reconnu que ces clameurs n'étaient basées sur rien de sérieux.

On a mis à l'ombre ceux qui étaient par trop imbibés de gin et on a maîtrisé sans peine ceux qui voulaient faire trop les fiers-à-bras, voilà tout.

Ceux qui se sont bien conduits ont été bien accueillis et traités comme de bons Mathurins.



LA PREMIÈRE COMMUNION

(A mon petit ami, Francis D..., qui doit faire sa première communion dans quelques jours, et qui m'écrit de traverser l'océan pour assister à son bonheur.)

... L'église, ce jour-là, semblait plus belle. Sur la croix qui surmontait son clocher, un rayon de soleil en dorait le sommet et brillait comme un diamant sur la tiare d'un pape. Un pigeon blanc était perché dessus, remplaçant le coq gaulois d'autrefois, tenant dans son bec une fleur, tout comme la colombe de l'arche tenait le rameau de "La Nouvelle Alliance." Les hirondelles, miroitant dans leur robe azurée, voltigeaient autour. Le Ciel était d'un bleu teinté de rose. Les trois perrons qui conduisaient au temple avaient été lavés la veille, par la pluie, et resplendissaient d'une blancheur éclatante que rehaussaient encore les mille fleurs aux teintes variées, dont les parfums embaumaient l'air.

Du haut de ce trône, l'église, comme un roi qui domine ses sujets, dominait toute la ville, toutes ses maisons blanches groupées autour d'elle comme un troupeau de brebis autour de son berger. En outre, elle se mirait dans la petite rivière qui coule au bas des remparts historiques qui séparent la ville en deux et, dans ce coup d'œil de sainte coquette, elle semblait

regarder si elle était assez belle pour la cérémonie de ce grand jour.

Sur la gauche, les vieilles ruines féodales d'un vieux château-fort qui avait appartenu aux ducs d'Aquitaine, transformé aujourd'hui en couvent, laissait voir de saintes nonnes cueillant des fleurs pour en orner les autels. Un peu plus loin, sur une hauteur, la plus élevée du village, tout près du ciel, le cimetière où dorment les regrettés et chers disparus. Ce jour-là, une buée vaporeuse venant du cimetière se dirigeait vers la petite église. On aurait dit l'âme des morts se rendant au temple pour assister à cette fête immortelle qui est le certificat de l'admission au ciel. Dans toutes les rues, les gens endimanchés et souriants, accompagnaient les communiantes...

Enfin, les cloches sonnent, les saintes orgues retentissent, les cierges illuminent l'autel habillé de fleurs, le prêtre monte au calvaire, les fronts s'inclinent, les cœurs palpitent, les âmes tressaillent d'allégresse, le moment solennel approche, et dans un rayonnement qui fait entrevoir le ciel, Dieu escorté de toute sa cour, fait son entrée dans le cœur de l'homme qu'il transforme, dès ce moment, en un temple.


Voilà ce qu'on voyait du temps des ducs d'Aquitaine qui n'existent plus, voilà ce qu'on voyait hier, voilà ce qu'on voit chaque jour, et voilà ce que je verrai avec vous demain et qu'on verra toujours, mon cher petit ami, auquel j'envoie ce petit souvenir de mon cœur.

A FRANCIS D...

Tu vas, mon cher enfant, en ce saint jour de fête, Suis des séraphins, venus exprès du Ciel, Recevoir saintement, en inclinant la tête, La visite du Roi qui réside à l'autel.

Il en est un surtout qui t'aime et te protège, Qui te conduit partout et te tient par la main, Il conduira ton cœur dans ce brillant cortège, Enfant ! aime le bien. C'est ton ange gardien.

De tout temps il te suit et fut à ton baptême. Il te protège aussi quand tu reçois ton Dieu, Et partout il te suit comme ceux que l'on aime. J'espère aussi qu'un jour tu le verras aux cieux !



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'exposition provinciale annuelle de Montréal aura lieu cette année comme d'habitude, en septembre prochain. On travaille activement à l'organisation.

Les élections partielles des ministres retournant soumettre au peuple leur acceptation d'offices dans le nouveau cabinet Laurier, auront lieu le 6 août. Appel nominal, le 30 juillet.

Louis Philippe Robert, duc d'Orléans, le chef actuel de la maison de France, vient de se fiancer avec l'archiduchesse Marie Dorothee Amélie, fille de l'archiduc Joseph d'Autriche. Le prince a vingt-sept ans et la fiancée est de deux ans son aînée.

On croit que M. l'avocat Constantineau, de l'Original, sera nommé substitut du procureur général d'Ontario, pour le comté de Carleton, en remplacement de M. N.-A. Belcourt, M.P. pour Ottawa, qui a dû se démettre de ses fonctions pour être candidat fédéral.

Il est rumeur, d'après une dépêche au *World*, de Toronto, que sir Adolphe Chapleau, notre lieutenant-gouverneur actuel, recevra du gouvernement Laurier l'offre d'un second terme de cinq ans. Quant à son homonyme, sir Adolphe Caron, député de Trois-Rivières et Saint-Maurice, il deviendrait chef, à titre de senior, de l'aile française de l'opposition fédérale.

LE MONDE ILLUSTRÉ offre ses compliments sincères à deux de ses collaborateurs qui viennent d'entrer dans la vie conjugale, MM. Adjudant Rivard (Denis Ruthban), avocat, Québec, et Jules Lanos, professeur, Halifax. En même temps, il prend la liberté de présenter ses respectueux hommages à Mme Rivard (née Joséphine Hamel, de Québec), et à Mme Lanos (née Annie McDonald, de Halifax).

Sir Oliver Mowat ayant abandonné son poste de premier ministre d'Ontario, après vingt-quatre ans d'office, il a pour successeur son collègue, l'honorable M. Hardy. Les honorables MM. Fielding et Blair, pour entrer aussi dans le nouveau ministère fédéral Laurier, ont également quitté leurs postes de premiers ministres, dans leur province respective, Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick. Leurs successeurs ne sont pas encore connus.

Voici comment la répartition des portefeuilles s'est faite par province dans le cabinet libéral Laurier-Mowat, assermenté le 13 juillet :

Ontario.—Sir Oliver Mowat, ministre de la justice ; sir Richard Cartwright, ministre du commerce ; W. Patterson, ministre des douanes ; W. Mulock, ministre des poste ; R.-W. Scott, secrétaire d'Etat.

Québec.—W. Laurier, premier ministre et président du Conseil ; sir Henri Joly, contrôleur du revenu de l'intérieur ; J.-Israël Tarte, ministre des travaux publics ; Sydney Fisher, ministre de l'agriculture ; C. Fitzpatrick, solliciteur général ; C.-A. Geoffron et R.-R. Dobell, ministres sans portefeuille.

Nouvelle-Ecosse.—W.-S. Fielding, ministre des finances ; Dr Borden, ministre de la milice.

Nouveau-Brunswick.—A.-G. Blair, ministre des chemins de fer et canaux.

Île du Prince-Edouard.—L.-H. Davies, ministre de la marine et des pêcheries.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L. F., Québec.—Nous publierons volontiers l'un et l'autre envoi, sitôt que le tour de rôle le permettra.

L. D., Les Ecureuils.—Malgré des défauts incontestables, il y a beaucoup de bon dans votre poésie. Nous insérerons.

A. B., Montréal.—Votre pastel rimé a du mérite. LE MONDE ILLUSTRÉ le publiera.

Emile Kovar.—Votre poésie a du mérite, mais nous n'acceptons rien sans nom responsable.

Jules L., Halifax.—Comme d'habitude, vous êtes chez vous au MONDE ILLUSTRÉ.

A. L., Montréal.—Accepté, nous publierons.

NOS GRAVURES

Nous poursuivons la série de nos illustrations à travers le Canada par deux vues qui sont presque d'actualité. Le lac T, à Gordon Creek, vient d'être visité par l'expédition qui s'est rendu, le 3 juillet, au lac Témiscamingue faire l'inspection de cette superbe région d'agriculture et colonisation. La vue de la maison du club à Saint-Jean, P.Q., restera aussi comme un souvenir des régates du 1er juillet 1896, à cet endroit. Quand au tableau de genre : *Vision de l'infini*, il parle de lui-même.

LA ROSE ET L'ENFANT

Un bambin voyant une rose
Superbe, fraîchement éclose,
Lui dit : "O Rose, laisse-moi
Te sentir !—Oui, mais, mouche-toi
Répond la fleur. Ton nez s'allonge :
Il a besoin d'un coup d'éponge."

Si tu veux plaire à la beauté,
Il faut aimer la propreté.

TH. FEANCHY.

1871

Dédié aux jeunes Français, mes compatriotes.

*Aimons la France, amis, soyons fiers à jamais,
Soyons dignes partout du beau nom de "Français".
Souvenons-nous toujours de nos pertes cruelles;
A l'honneur, au drapeau, soyons toujours fidèles.*

*La France fut vaincue et l'orgueilleux Teuton
Parcourut, triomphant nos plaines ruinées.
Accablés par le nombre et par la trahison,
Nos soldats sont défaits aux néfastes journées
De Wærth, de Reichshoffen, de Forbach, de Sedan.
Paris, quatre longs mois, résiste cependant.
Coulmiers, Villersexel, Champigny et Bapaume
N'arrêtent qu'un instant les hordes de Guillaume.
Bazaine nous trahit; Chanzy résiste encor;
Bourbaki fuit dans l'est; Faidherbe vers le nord;
Paris succombe enfin, et la France accablée
Par l'avidé Allemand se trouve démembrée.*

*Nobles fils de l'Alsace, un jour, le cœur navré,
Vous courbâtes le front sous un joug abhoré!
Mais dans votre esclavage, oh! gardez l'espérance,
Souvenez-vous des morts, aimez toujours la France!
Fabert, Bruat, Kléber, ces types de l'honneur,
Tressaillent dans leur tombe, et leurs grands cœurs s'ir-
Que le drapeau prussien se déploie en vainqueur [ritent
Au sol qui les vit naître et que leurs fils habitent.*

*L'Alsace espère en nous. Qui brisera les fers
De ses fils opprimés, nobles, vaillants et fiers,
Frémissements de dégoût, victimes de la rage
D'un orgueilleux tyran que leur constance enrage
Et qui, pauvre insensé, demande à leurs enfants
D'oublier ses forfaits, les outrages sanglants,
Les morts, le déshonneur d'une mère, ses larmes
Ton père, un jour, a pu les vaincre par les armes,
Mais tu n'as point leurs cœurs; et, même sous tes yeux
Ils brûlent pour la France, ils implorent les cieux.
Tremble, Guillaume, tremble! Tes hordes mercenaires
Ne te défendront point du courroux de nos frères.*

*Amis, instruisons-nous et puisons dans la paix
La force de venger le vieil honneur français.
Lorsque luiront enfin les jours de délivrance,
De vos nobles aïeux vous aurez la constance,
Et vos bras valeureux guidés par votre cœur,
Arracheront l'Alsace à son cruel vainqueur.*

J. Thierry

CHENAUX ET COTEAUX

(Suite et fin)

La Relation de 1635 dit : " Les Français ont nommé ce lieu les Trois-Rivières, parce qu'il sort des terres un assez beau fleuve qui se vient dégorger dans la grande rivière de Saint-Laurent par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites îles qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuve, nommé des Sauvages Metaberoutin."

Aujourd'hui, nous appelons " fleuve " un cours d'eau qui se décharge dans la mer, et " rivière " celui qui se perd dans un fleuve.

Le mot Metaberotin, Métaberoutine, Metapelodine, veut dire le tourbillon des vents. Le son algonquin exige que l'n final soit sonore comme dans *inc*. Les Abenakis ont fait une corruption du mot et prononcent " Madonbaledenik "; en français ils disent " les Chenaux."

La rivière des Trois-Rivières a porté ce nom depuis 1599 jusqu'à 1750. Le terme " les Chenaux " paraît remonter aux débuts de la ville ; il règne encore.

Quand donc s'est produite l'appellation de " Saint-Maurice ? "

Je la découvre, pour la première fois, en 1723, puis en 1751.

De tous les habitants de la ville et du district, je n'en vois qu'un seul ayant porté le nom de baptême de Maurice avant 1723—c'est un nommé Poulin dit le sieur de Lafontaine, homme instruit, lequel s'était fait donner une terre en fief sur la rive droite de la rivière des Trois-Rivières (1668) précisément où furent élevées les forges, vers 1740, ce qu'on

désigne à présent comme les " vieilles Forges." Est-ce de lui que vient le nom du Saint Maurice ? Oui, très probablement.

Les deux fils de Maurice Poulin ont formé les branches qui portent les noms de Courval et Cressé ; ces deux surnoms remplacent le nom originaire de la famille. On dit encore " Poulin de Courval " ; quant au nom de Cressé, il se prononce maintenant seul. Ce dernier provient de Mlle Cressé, seigneuresse de Nicolet, qui épousa Jean-Baptiste, fils de Maurice Poulin, ci-dessus nommé. On sait avec quelle facilité les noms de famille se changent dans le district des Trois-Rivières.

Après avoir parlé des chenaux, des côteaues et des bas-fonds, des îles, des caps et du petit-poisson, il me reste des notes que je vais glisser à la fin de cet article, sans y mettre de forme.

Les rives escarpées et sablonneuses du cap Metaberotin (la décharge des vents) et du cap de la Madeleine encadrent le bassin au milieu duquel sont placées les " îles des Chenaux " selon le terme consacré depuis au moins deux siècles.

A Machiche, Masquinongé, Sorel, Nicolet, Gentilly, Batiscan, Champlain on dit " Les Chenaux ", au lieu de " Saint-Maurice ". Je pense que les Trifluviens sont les seuls de tout le district qui, parfois, emploient le nom de Saint-Maurice. Pour tous les autres, " les Chenaux " signifient toute la rivière jusqu'à Kican-dash si vous voulez, car on dit d'un homme grand coureur des bois qu'il s'est rendu à la pointe des cheveux des Chenaux.

Le cap Metaberotin, le cap des-Trois-Rivières, le cap Lieutenant, la Pointe-aux-Iroquois, la Pointe-des-Chenaux sont un seul et même promontoire.

Peu d'endroits sur ce continent, ou ailleurs, renferment autant de cours d'eau importants, réunis de si près, que les dix-sept lieues du " gouvernement des Trois-Rivières ", comme on disait encore il y a un siècle. Les rivières du Loup, Machiche, Saint-Maurice, Champlain, Batiscan, Sainte-Anne, Gentilly, Bécancour, Nicolet, Saint-François, Yamaska, viennent du nord et du sud verser leur trop plein au fleuve majestueux qui descend des plus grands lacs du monde pour aller grossir les océans. La facilité des communications ainsi créée par la nature, la magnificence des forêts semées sur ces territoires, la fertilité du sol, firent de cette partie du Canada une province où les Sauvages et les Français se groupèrent de préférence. La situation du terrain de la ville des Trois-Rivières y attira le poste central de toute la contrée.

Le frère Sagard disait, en 1623, que " les Français ont nommé ce lieu les Trois-Rivières parcequ'il sort des terres une assez belle rivière qui se vient décharger dans le fleuve de Saint-Laurent par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites îles qui se rencontrent à l'entrée de cette rivière ".

Comme il n'y avait pas encore d'établissement fixe dans les îles ou sur la terre ferme, je me demande ce que le frère Segard appelle " ce lieu." Etant bien persuadé que la traite, la mission, la rencontre des Sauvages avec les Français ne se faisaient point sur les îles, je pense que " ce lieu " désigne la Table, soit le fief Pachirini, soit le Platon. Il n'en reste pas moins acquis que le nom des Trois-Rivières provient des trois chenaux situés entre les caps Madeleine et Métaberotin.

Benjamin Sulte

LE VIEUX MAGASIN DU ROI, A QUÉBEC, EN 1680

Il y a quelques jours, je feuilletais, aux archives, à Ottawa, le cinquième volume : *Canada-Correspondance Générale*, quand, en tournant l'un des feuillets, mon regard rencontra un dessin, dont je donne copie aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, pensant qu'ils verront avec curiosité et cette image et le mémoire qui l'accompagne.

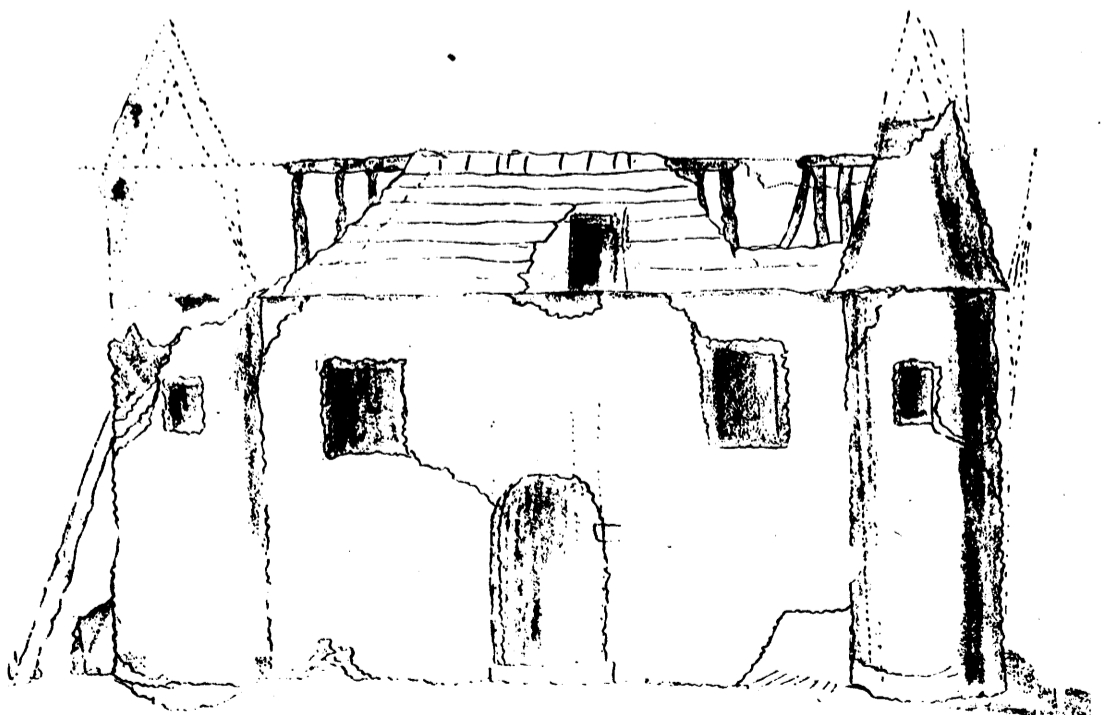
A ce sujet, je demanderai à mes lecteurs archéologues, mais principalement à M. Pierre-Georges Roy, s'il peut nous dire où se trouvait cette construction, quand on la bâtit, etc., choses qui ne manqueraient pas d'être intéressantes.

Mémoire touchant une place en la basse-ville de Québec pour y bâtir une chapelle qui doit servir dayde à la paroisse.

Comme les rigueurs de l'hiver sont cause bien souvent qu'on ne peut pas porter les sacrements aux malades de la basse-ville de Québec sans s'exposer à de grands accidens, et que les vieillards, les enfants, les femmes grosses et les infirmes ne peuvent aller à la haute-ville pour y entendre la messe, l'Évesque de Québec a esté obligé de permettre une chapelle en la basse-ville pour servir dayde à la paroisse, et qu'on se serve pour cela de la maison d'un particulier en attendant qu'il y ayt une chapelle et d'autant qu'il n'y a plus de place vacante en ce lieu là, Sa Majesté est très-humblement suppliée d'accorder une place appelée le vieux magasin du Roy, pour y construire la dite chapelle qui doit servir dayde à la dite paroisse.

Non signé,
Sans lieu, ni date.

On voit donc, par le *Mémoire*, que l'Évesque de Québec a permis une chapelle en la basse-ville, vers cette date (1680), et qu'on se serve de la maison d'un



1680.—LE VIEUX MAGASIN DU ROI (QUÉBEC).—Magasin de 8 toises de long sur 3 et demie de haut

particulier en attendant qu'il y ait une chapelle...

Cela s'est-il fait ainsi, et connaît-on le nom de ce particulier dans la maison duquel on aurait dit la messe en attendant l'érection d'un édifice plus considérable ? Je serais curieux de le savoir.

RÉGIS ROY.

UNE MISSION ACCOMPLIE

La cruelle et douloureuse époque était commencée ; l'heure de notre défaite devait sonner. Partout on s'enrôlait afin de pouvoir opposer quelque résistance aux épaisses cohortes de Prussiens qui semblaient pleuvoir sur nos maigres bataillons. Tous voulaient être soldats ; depuis l'enfant jusqu'à l'octogénaire.

Déjà, trois de nos meilleurs généraux avaient été défaits ; les Allemands avaient envahi la France, notre mère ; nos rangs se décimaient, tandis que nos ennemis, semblables à une mer en furie, dont les flots à chaque moment sont plus violents, arrivaient en nombre toujours croissant.

Dans une pauvre chaumière se passait un drame non moins triste et lugubre.

Au milieu de la chambre principale de la cabane, sur un grabat à peine garni, une femme âgée gisait sans vie. Adossé au mur, un jeune homme d'environ vingt-deux ans, sanglotait, la tête et les mains appuyées sur un sabre de cavalerie. Ce jeune homme portait l'uniforme de dragons. Pierre Drouin, très jeune quand il perdit son père, avait concentré tout son amour sur sa mère, bonne et intelligente femme qui avait su élever son fils dans les sentiers de la vertu et en avait fait un homme sage et dévoué.

Aussitôt que Pierre fut capable de travailler, c'était un plaisir pour lui d'apporter à sa vieille mère, le fruit de ses labeurs. La vie ainsi était douce et heureuse entre deux cœurs qui battaient l'un pour l'autre. Cette tranquillité durait depuis quelques années, quand la guerre terrible se déclara.

Quelle ne fut pas la douleur de cette brave femme, quand il lui fallut se résoudre à laisser partir ce fils si tendrement aimé ! Que de larmes elle versa, cette bonne mère ! Quelles tortures son cœur dut endurer !

Enfin, le moment de se quitter arriva. Pierre Drouin était venu embrasser sa mère, peut-être pour la dernière fois, mais tâchait de ranimer le courage de cette noble femme par ses paroles.

— Ne pleure pas, p'tite mère, disait-il, je serai de retour bientôt ; et puis, nous sommes Français, et nous n'avons affaire qu'à des Prussiens.

— Oh ! oui, brave enfant, nous savons ce que sont les soldats français, mais tu ne te dissimules pas que tout vaillant qu'un homme puisse être, il finit par succomber devant des ennemis sans cesse renaissants.

Les mots que l'enthousiasme faisait trouver à son enfant ne purent consoler cette pauvre créature, qui ne pouvait s'arracher de l'embrassement de ce fils, et qui pressentait sans doute que c'était la dernière fois qu'elle voyait celui auquel elle avait donné la vie.

Cependant, il fallut se séparer, et le jeune homme alla rejoindre son régiment qui se mettait en route le soir même.

Pauvre garçon, quelle inquiétude il devait avoir en pensant que sa pauvre mère n'avait que quelques sous pour subvenir à ses besoins durant son absence. Et s'il ne revenait pas, que ferait-elle ? Qui lui donnerait du pain ? Et le pauvre soldat cheminsait lentement, s'efforçant à chaque instant de refouler les larmes qui étaient prêtes à couler.

Le soir, le régiment de Pierre Drouin se mettait en marche sur un point où devaient être concentrés les Prussiens. Le lendemain matin, vers six heures, ils rencontrèrent un fort détachement de uhlans, sur lesquels nos dragons firent une charge qui immortalisa Gravelotte.

Depuis trois mois que le jeune homme avait quitté son hameau, il n'avait reçu encore aucune nouvelle de celle qu'il avait laissée là-bas, derrière les grands clochers.

— Serait-elle malade, se demandait le jeune patriote ; ou bien la lettre serait-elle perdue ?

Et le pauvre garçon se faisait mille conjectures.

Un jour, son régiment reçut l'ordre de se replier sur Verdun. Pour se rendre dans cette direction, il fallut prendre une route sur laquelle se trouvait le village de Pierre. Le jeune homme en profita pour demander une permission afin d'aller voir sa vieille mère. Il fut tout d'abord surpris de ne pas voir la bonne femme sur le seuil comme toutes les voisines, car on savait partout, dans le village, qu'un régiment de dragons devait passer. Le froid au cœur, Pierre entra dans la vieille chaumière. La première chose qu'il vit fut le corps de sa bonne vieille mère... morte ! Il ne put contenir son immense douleur, et ses larmes coulèrent abondamment, lui qui, jusqu'à cet horrible moment de la guerre, avait vécu si heureux. Ainsi, tout était bien fini pour lui, plus de bonheur sur cette terre. Pourquoi n'était-il pas couché sur la terre froide du champ d'honneur, comme tant de ses compagnons ?

Tout absorbé dans sa douleur amère, le jeune homme n'avait pas remarqué un personnage dans un coin obscur de l'appartement ; c'était une jeune paysanne d'environ dix-sept ans, Marguerite, la fille unique de Joseph Marcelin, qui était enrôlé dans les tireurs nantais.

Quand Pierre parut un peu calmé, la jeune paysanne s'approcha de lui, et, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui dit :

— Elle m'a priée de te dire qu'elle est morte en pensant à son fils, et que là-haut, elle prie pour lui.

A la voix de Marguerite, le jeune homme releva la tête, et un éclair de joie brilla dans ses yeux rougis par les pleurs.

— Ah ! bonne Marguerite, fit-il, je n'ai donc pas tout perdu, puisque tu me restes toujours, bonne et aimable. Dieu soit mille fois béni de ce qu'il t'a conservée à moi. Si tu savais quel coup j'ai ressenti là, en voyant ce corps inerte qui fut celui de la meilleure des mères ; vrai, je croyais que j'allais mourir, quand ta douce voix est venue me tirer de cette pensée affreuse. Voudrais-tu, bonne Marguerite, me dire comment je suis devenu orphelin si vite. Tiens, allons nous asseoir sur le vieux seuil, là nous serons plus à l'aise, et tu pourras me raconter les événements qui se sont passés depuis mon départ.

— Bien, commença la jeune fille, après ton départ, je vins immédiatement voir ta mère. Je trouvai la pauvre femme toute en pleurs ; j'essayai de la consoler, mais inutilement. Tous les jours je venais la visiter et je la trouvais toujours dans le même état, elle ne pouvait se contrôler ; elle ne mangeait pas et maigrissait à vue d'œil. Hier, je vins comme d'habitude, mais je fus très surprise de ne pas entendre pleurer. Toute effrayée, j'entrai : la pauvre femme était étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte, mais non, son cœur battait encore, bien faiblement pourtant. Je pris immédiatement un linge humide de vinaigre et lui lavai le visage. Enfin, elle ouvrit les yeux en exhalant un soupir.

— Qu'avez-vous, ma bonne dame, lui demandai-je. Seriez-vous malade ? Mais ta pauvre mère ne me répondit que par ces mots :

— Mon fils, mon Pierre. Ah ! la guerre, la guerre ! Et elle perdit ses sens de nouveau.

— Pauvre mère, fit Pierre tout en larmes, comme elle a dû souffrir !

— Oui, reprit Marguerite, elle a bien souffert ! Enfin, pour la ramener de son second évanouissement, je recommençai mon opération.

— Ma bonne Marguerite, me dit-elle, c'est fini, la guerre a pris mon fils, j'en mourrai. Ah ! s'il m'était donné de le presser encore une fois sur mon cœur ; mais non, je ne vivrai pas jusque-là.

— Mais si, lui dis-je, vous vivrez afin de voir Pierre avec les galons de sergent et décoré de la médaille des braves.

— Non, non, ma fille, me répondit-elle, tu te fais une fausse idée de la situation, tu ne sais pas ce qu'est la guerre, surtout la guerre d'aujourd'hui ; il n'en reviendra plus, et moi j'ai hâte de mourir afin de le revoir dans un monde meilleur.

— Mes paroles furent vaines pour consoler cette mère à laquelle une autre mère avait demandé son fils. Je fus donc obligée de la laisser donner libre cours à

sa douleur navrante. Oh ! elle pleura cette tendre mère, et ton nom fut souvent prononcé par ces lèvres qui te donnèrent le premier baiser. Enfin, elle ferma les yeux et ne sanglota plus.

Croyant la pauvre femme endormie, je me réjouis de cette pensée et la laissai faire tranquillement. Il y avait bien deux heures qu'elle était ainsi, quand je m'approchai. Je fus surpris de ne pas l'entendre respirer. Je lui mis la main sur le front ; il était froid !... Saisie d'épouvante, je courus chez le père Lizard qui n'arriva que pour constater la mort.

— Oui, Pierre, morte, elle était morte cette femme qui t'aimait si chèrement.

Pierre que suffoquait sa douleur ravivée par le récit de Marguerite, ne put dire une parole ni faire un mouvement. La jeune fille respecta le silence du jeune homme.

— Marguerite, fit tout à-coup le soldat, ma mère ne t'a chargée d'aucune mission, d'aucune volonté pour moi ?

A cette question, la jeune fille devint rouge comme une cerise, et tout d'abord ne répondit point.

— N'est-ce pas qu'elle t'a laissé une mission à remplir ?

— En effet, fit la jeune fille, une mission que je n'ose remplir, vu qu'elle est très délicate et que d'elle dépend peut-être le bonheur de toute ma vie.

— Enfin, Marguerite, parle, tu me fais souffrir.

— Eh bien ! fit la jeune paysanne, ta bonne mère m'a dit que tu m'aimais, et elle voulut savoir si mon cœur répondait à cet amour. Sur ma réponse affirmative, elle me fit promettre d'être ta femme, si toutefois tu revenais.

Et la jeune fille, toute confuse de cette déclaration forcée, voulut s'enfuir, mais Pierre la retint doucement par la main et lui dit :

— Oui, Marguerite, je t'aime et t'aimerai toujours ; veux-tu être ma compagne pour la vie ?

La voix du jeune homme tremblait en disant ces mots si simples, mais qui signifient tant de félicités. Pour toute réponse, la jeune fille serra légèrement la main de Pierre et des larmes de joie coulèrent de ses beaux yeux où semblaient se refléter les rires des chérubins.

Sur la dépouille mortelle de cette femme qui les avait tant aimés, ils se jurèrent fidélité. La mission était accomplie.

Eugène Mouton

PROPOS DU DOCTEUR

Prenez toujours votre dernier repas un certain temps avant de vous mettre au lit, et qu'il ne consiste pas en nourriture animale, si vous sentez que vous digérez difficilement votre second repas.

Si vous êtes dyspeptique faites trois repas modérés en vingt-quatre heures. C'est ce qu'il y a de mieux. Ceux qui sentent de la dépression peuvent en faire quatre.

Est-il rien de plus désagréable, de plus pénible même que d'être saisi de l'envie d'éternuer sans pouvoir y parvenir ? On est là, bouche ouverte, poussant des " Hé !... hé !... hé !... " involontaires et ridicules, tandis que les spectateurs, amusés de votre supplice, se tordent de rire. Votre angoisse s'accroît de votre colère, votre visage est contracté, vos yeux laissent échapper des larmes, vous êtes horrible à voir.

Pour faire cesser immédiatement ce martyre, il y a un moyen simple, prompt et radical : renversez brusquement la tête en arrière ; à l'instant même, le phénomène interrompu suivra son cours, et vous éternuez avec fracas.

Il serait très difficile d'expliquer physiologiquement comment les choses se passent, mais qu'importe, puisque le remède est souverain !

TOI OU MOI

*As-tu songé parfois à l'heure inévitable
Où l'un de nous devra pour toujours rester seul
Quand la mort au front blême et le sort implacable
Auront enveloppé l'autre en leur froid linceul,*

*L'un des deux, toi ou moi, quittera cette terre
Pour un monde inconnu sans espoir de retour,
Et l'autre, resté seul avec sa peine amère,
Attendra dans le deuil de partir à son tour.*

*Que de fois il croira, le soir, encore entendre
Le doux pas qui jadis faisait battre son cœur,
Et, triste, se tiendra sur le seuil, pour attendre,
Toujours en vain, hélas ! le retour du bonheur !*

*Le souvenir des jours bénis passés ensemble
Ne fera qu'ajouter un morne désespoir,
Muette pour toujours, la voix qui ce soir tremble
En répétant : " Je t'aime " ou bien disant " Bonsoir ".*

*Clos à jamais, ces yeux et leur flamme si pure,
Leur éclat vif et clair pour toujours disparus !
Et les traits bien aimés cachés sous la verdure,
Et quelques pieds de terre... Ils ne reviendront plus.*

*Même le souvenir des serments de la veille,
Ajoutera sa peine aux cruelles douleurs ;
Dans le calme des nuits quand tout ailleurs sommeille,
Il devra veiller seul en essuyant ses larmes.*

*Cette heure-là pourtant sonnera, ma chérie,
A quoi bon murmurer ? C'est la commune loi !
Mais lorsque l'un de nous quittera cette vie,
Que Dieu prenne pitié de l'autre... Toi ou Moi !*

JOS. HAMEL.

Lac Edouard, juillet 1896.

PIRATERIE LITTÉRAIRE

A M. Léonidas Dussault, Les Ecureuils.

Il y a quinze ans—en juillet 1881—M. le notaire C.-A. Gauvreau publiait, dans la *Gazette des Campagnes*, de Sainte-Anne de la Pocatière, à la fin d'un feuilleton dû à sa plume, intitulé : *Les épreuves d'un orphelin*, un morceau de haute littérature qu'il avait traduit de l'anglais, sur demande de M. Proulx, et ayant pour titre : *La croix dans le désert*.

Quinze ans, c'est vite passé, et l'oubli peut jeter ses voiles sombres et épars sur bien des choses, mais l'empreinte que peut laisser en nous le souvenir d'une œuvre d'art ou d'un morceau de littérature ne s'efface pas facilement, à tel point que l'on a des cheveux blancs aux tempes, que le froid des âges a mis sa glace dans nos veines, et la souvenance des premières lectures d'œuvres qui nous ont frappés est encore vivace et ancrée dans notre mémoire.

L'autre semaine, je lisais dans la " Petite poste en famille " du MONDE ILLUSTRÉ, la note qui suit :

" L. D., Les Ecureuils.—*La croix dans le désert* aura bientôt son tour."

Je me rappelai avoir lu, un jour, cette *Croix dans le désert*, et je me dis à moi-même : J'ai hâte de constater quels rapports vont avoir ces deux morceaux de littérature. Savourant déjà par anticipation, durant mes vacances, le plaisir d'un rapprochement, d'une comparaison entre deux œuvres à quinze années d'intervalle.

Ce matin, la malle déposait sur mon bureau mon journal favori, LE MONDE ILLUSTRÉ. Par ce temps sombre et pluvieux, il fait bon d'avoir un ami sous la main : ça égaye une solitude, ça éclaire d'une douce lumière la retraite paisible que la vie me donne, quelque jour de vacances, quand les enfants ne sont plus là, et que l'isolement semble un bienfait des Cieux.

Mais, ô déception, ô déboire, ô désenchantement ! Cette *Croix dans le désert* me frappe, me rappelle l'autre, celle publiée il y a quinze ans ! Je cherche les *Épreuves d'un orphelin*, je tourne les pages, trouve cette traduction, et j'ai le chagrin de constater que c'est elle. C'est la *Croix dans le désert* d'il y a quinze

ans ; ce sont les mêmes mots, les mêmes phrases, seul, le nom de *Léonidas Dussault* remplace celui de Chs.-A. Gauvreau.

Et je me sentis peiné pour ce jeune homme qui débute dans les lettres par une piraterie littéraire et je me suis dit : aux grands maux, les grands remèdes, et je confiai au papier ces lignes qui vont froisser sans doute un inconnu pour moi — mais qui auront un bon effet pour plus tard.

M. Dussault est jeune, il peut profiter de l'expérience des autres, c'est mieux que de profiter de leur travail—sans en faire mention. Qu'il se souvienne d'une chose, s'il trouve ces notes trop sévères, c'est que " les amers sont fortifiants ".

Le MONDE ILLUSTRÉ a raison de dire, cette semaine, ce qui suit : " C'est un vol odieux. Qu'on se serve de nos dépouilles : fort bien. Mais qu'on ait au moins la décence de l'avouer, ne serait-ce que par solidarité patriotique."

Les bons comptes font les bons amis.

VIATOR.

ASSASSINAT DU MARQUIS DE MORÈS

M. de Morès, averti par le résident de France à Tunis qu'il était impossible de passer par le Sahara tunisien, avait pris l'engagement écrit de suivre la route de Gabès, Nefzaoua, Bir-Essof, Bir Laian et El Biod, dernier poste militaire français en Algérie.

Parti avec huit personnes, quarante-cinq chameaux, 40,000 francs de marchandises, il se dirigea sur Nefzaoua, puis quittant son itinéraire, il tourna brusquement à l'est parce que, dit un ami de M. de Morès, habitant Tunis, ce dernier aurait été averti que le général de Laroque avait envoyé à Bir-Essof un officier avec mission de l'arrêter.



LE MARQUIS DE MORÈS

L'expédition Morès était très aléatoire, dangereuse, mais très bien organisée.

Avec Abd el Hak, interprète, El Hadj Ali, riche commerçant tunisien, Ali ben Zmerli, tunisien, et cinq nègres tous armés de fusils à tir rapide, M. de Morès longea la frontière tripolitaine.

Arrivé à El Ouatia, près de Sinaoun, il rencontra des Touaregs Iffogar, fraction des Azdjers, qui le persuadèrent de renvoyer son escorte et ses chameaux recrutés en Tunisie, pour prendre une escorte et des chameaux touaregs.

Il le fit le 3 juin, gardant seulement avec lui Abd el Hak, El Hadj Ali, Ali ben Zmerli et cinq nègres. Il

reprit les fusils à tir rapide confiés à sa première escorte et les remit à la nouvelle escorte touareg.

Ce récit, absolument certain, émane de l'escorte congédiée. Les détails suivants ont été donnés par Ali ben Zmerli.

M. de Morès acheta des chameaux, en loua d'autres aux Touaregs, en les payant d'avance. Les Touaregs firent attendre ces chameaux cinq jours sous des prétextes différents.

Le 4 juin, une troupe de Chaambas dissidents vint camper près de Morès, qui leur offrit ses services pour obtenir l'aman du gouvernement français.

Le 8 juin, les chameaux étant arrivés la veille, l'expédition reprit sa route, longtemps après le lever du soleil, vers huit heures. L'interprète Abd el Hak marchait en tête. Morès suivait avec Hadj Ali et deux serviteurs, tous montés sur des chameaux ; derrière, à environ trois cents mètres, venait le convoi.

On fit ainsi environ trois kilomètres, lorsque trois Touaregs de l'escorte, montés sur des méharis, se jetèrent le sabre en main sur M. de Morès. Avec son revolver il en tua un ; les deux autres s'enfuirent.

Aussitôt, deux troupes, une composée de Touaregs, l'autre de Chaambas, se précipitèrent sur le convoi et et sur le groupe de Morès. Ali ben Zmerli, englobé dans le groupe du convoi, fut, avec son compagnon, pris et lié. Les chameaux furent agenouillés et déchargés.

Pendant ce temps, Ali et son compagnon voyaient le groupe de M. de Morès se défendre à coups de fusils jusqu'à midi. La lutte dura donc environ quatre heures.

Les Touaregs et Chaambas couchèrent sur le lieu du combat, partagèrent les marchandises, rendirent leurs vêtements aux quatre captifs et s'enfoncèrent avec eux dans le Sud.

Le 10 juin, ils arrivèrent au lieu de la lutte où ils retrouvèrent et reconnurent parfaitement les cadavres de M. de Morès, de Abd el Hak, de El Hadj Ali, et de deux noirs. Tous étaient complètement nus et tellement criblés de blessures qu'il était impossible de distinguer celles qui avaient été produites par des armes blanches de celles des armes à feu.

M. de Morès était couché sur le ventre, les bras étendus en avant.

UNE MÈRE

A ma mère affectionnée.

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie
Table toujours servie, au paternel foyer !
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

VICTOR HUGO.

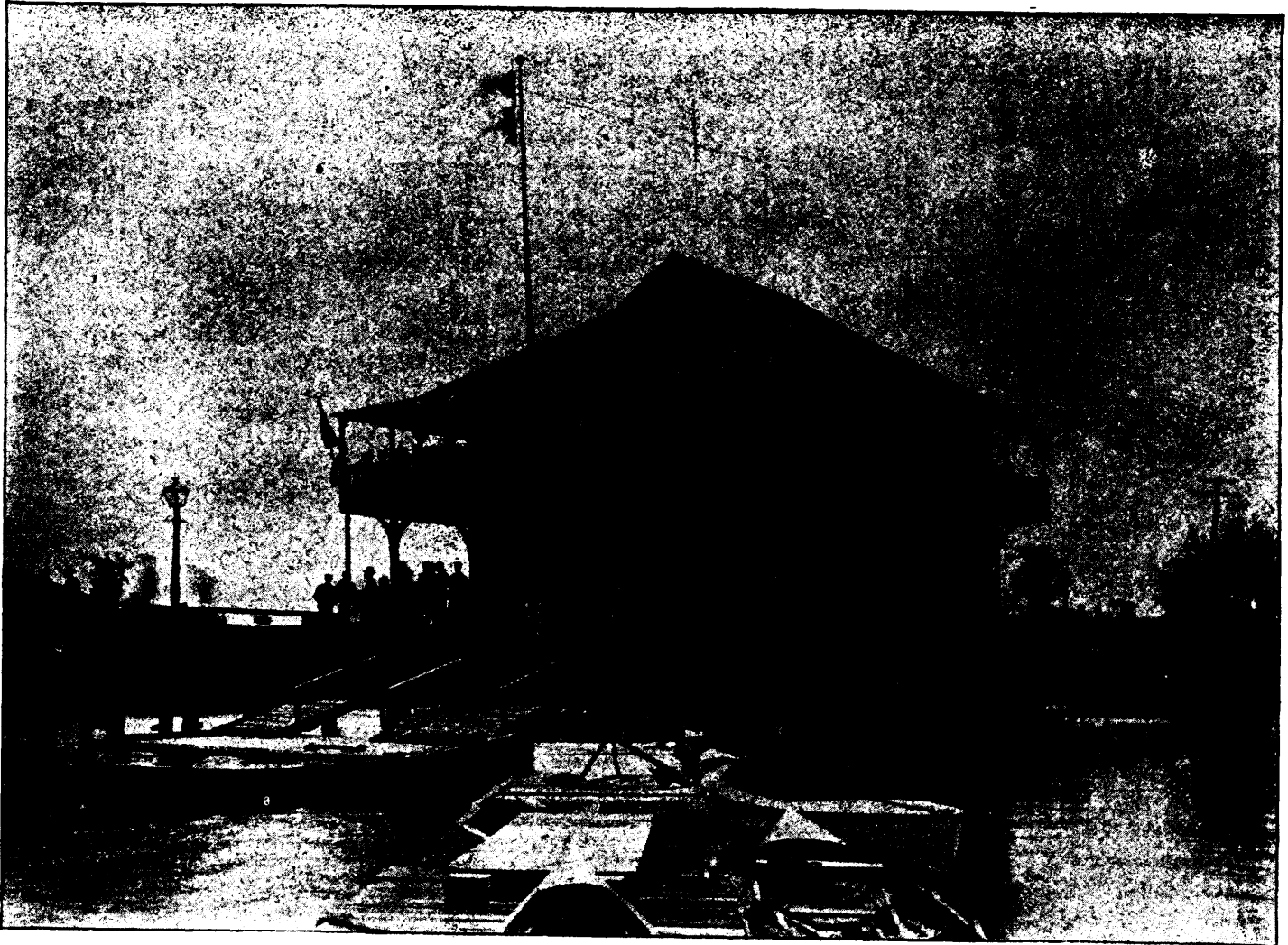
On parle souvent du dévouement du soldat, de l'héroïsme de l'apôtre, mais on oublie trop facilement une personne qui résume en elle-même ces deux nobles qualités : j'ai nommé la mère.

Oui, la véritable mère, " l'ange du foyer," comme on s'est plu à l'appeler, est réellement un soldat qui lutte avec son cœur, qui n'a d'autre chef que ce cœur, et qui, durant toute sa vie, n'a d'autre ambition que de faire servir son dévouement et son amour. C'est aussi une héroïne, car elle seule, peut-être, sait vraiment vaincre. S'il était possible de pénétrer les secrets les plus intimes d'une mère, nous serions étonnés et stupéfaits de voir combien d'actes d'héroïsme le cœur d'une femme a pu faire. Que de douleurs secrètes que Dieu seul connaît et qu'il saura récompenser !

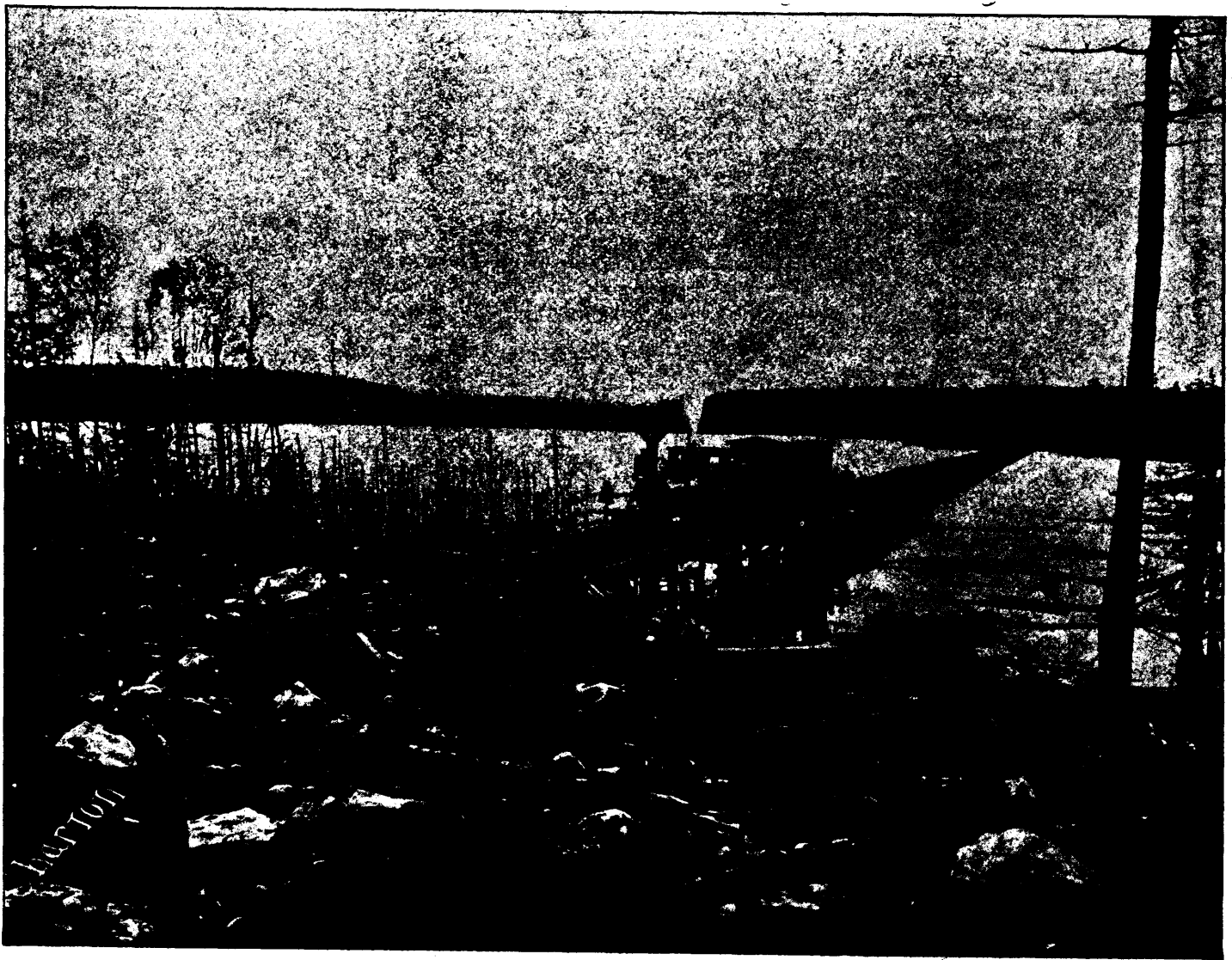
Du jour où l'enfant ouvre les yeux à la lumière, l'œil de la mère le suit avec tendresse et inquiétude ; sa douce main l'aide à faire ses premiers pas, et sa bouche angélique lui apprend à balbutier le nom sacré de Dieu. Puis, lorsque la jeunesse vient succéder à l'adolescence, lorsque le jeune homme étourdi par les désordres du monde, écrasé sous le poids des revers, se laisse aller au désespoir ; ah ! alors, c'est encore la mère, qui, lui parlant avec cette douceur caractéristique, l'exhortera à prendre courage, et se rendra malheureuse s'il le faut, afin de donner à son fils le courage et l'espoir.



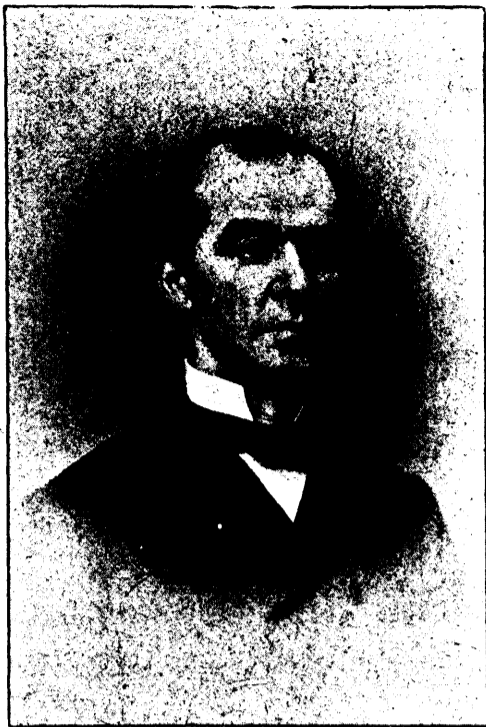
L'ASSASSINAT DU MARQUIS DE MORÈS, PAR LES TOUAREGS



SAINT-JEAN, P.Q.—LA MAISON DU CLUB, VUE PRISE LORS DES RÉGATES DU 1^{er} JUILLET



OTTAWA SUPÉRIEUR.—LE LAC T, A GORDON CREEK (RÉGION TÉMISCAMINGUE).—Photo. B. Charron



LE Dr D.-D. ARCHAMBAULT

Un des membres les plus anciens et les plus distingués de la profession médicale, vient de disparaître, le 15 courant, à Saint-Lin, sa place natale, où il était retiré depuis trois ans, pour cause de maladie ; il exerça sa profession à Montréal durant trente-cinq ans, avec un grand succès : homme laborieux, médecin prudent, dévoué et charitable.

Le Dr D.-D. Archambault naquit à Saint-Lin, en 1831. Après quelques années de séjour au toit paternel, il entra au collège de l'Assomption, où il continua à faire valoir les bons principes que lui avait inculqués sa mère chrétienne, et à faire briller les qualités dont la nature l'avait si richement doué.

Après un brillant cours d'études au collège de l'Assomption, M. Archambault résolut de se livrer au soulagement de l'humanité souffrante, aussi embrassa-t-il la noble profession médicale. Ce fut au mois d'octobre 1854 que le jeune Archambault entra à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, d'où il sortit quatre ans plus tard (1858) licencié ; il débuta et continua depuis à exercer sa profession dans la partie ouest de Montréal, où il était fort estimé.

Mademoiselle, voulez-vous connaître l'avenir ? Achetez en conséquence le *Grand horoscope des dames* de Mlle Nitouche. Il saura vous amuser tout en vous dissipant les voiles de l'avenir. En vente chez G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10 cents.



—On ne veut pas de moi, dans la police, Barney. Un pouce trop court.

COUP DE BILLARD

COUP DE TROIS BANDES

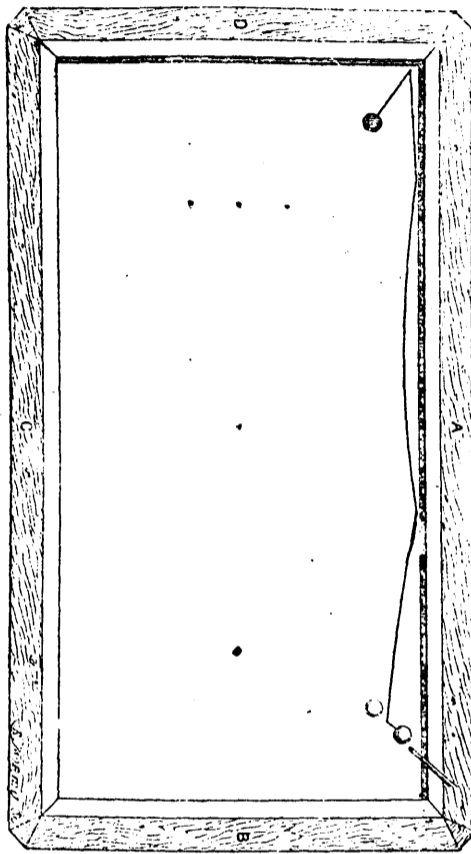
Attaque légèrement oblique, très vive et légère.

B. 1 Très bas et très légèrement à gauche, choque la 2 presque plein à gauche, rétrograde sur la bande A, d'où elle se détache pour revenir la battre une seconde fois, la rotation rétrograde persistant.

Elle s'en détache de nouveau. bat la bande D, et, l'effet de côté se manifestant alors, elle carambole le rouge.

Ce coup n'a d'intérêt qu'au point de vue de la partie de trois bandes.

NOTA.—Il exige une virtuosité exceptionnelle. Nous ne le donnons qu'à titre de tour de force, et pour tenir nos lecteurs au courant. Il présente, au point de vue théorique, une persistance rare dans la rotation rétrograde.



Nous rappelons que le trajet de chaque est différencié par le trait qui l'indique :—Bille 1, celle qui joue (toujours à proximité de la queue), ligne pleine ;—Bille 2, celle sur laquelle on joue, pointillée ; Bille 3, pleine et pointillée.

Que ce trajet étant celui du centre, il ne peut ni toucher les bandes ni les autres billes, vu que les centres des billes ne les touchent pas. Lorsqu'il y a contact avec un obstacle quelconque, la droite, qui indique le trajet, se brise à distance du rayon de cet obstacle et sa déviation ou réflexion forme un angle.

La direction de la queue est indiquée par le dessin ; le cercle pointillé donne le lieu de réunion.

ADMIS DANS LA FORCE PAR LA FORCE



—Rien qu'un pouce, Mac ? Attends, je vais t'arranger ça à l'instant. (Il lui tombe dessus avec son bâton, et Mac de crier) —A moi ! Au meurtre !

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Adéodas Brisebois, 284, rue Rachel ; T. F. Dugas, 211, rue Plessis ; Charles Beaupré, 79, rue Vitré ; Mme F. Daoust, 132, rue Richmond ; Isidore Leclair, 398, rue St-Denis ; Mme J. Brosseau, 361, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Mlle R. Lamalice, 322A, rue Maisonneuve ; Mlle Clara Chartier, 370, rue Charlevoix ; Mme Napoléon Desrochers, 20, ruelle Ste-Elizabeth ; Zénon Deslauriers, 274, rue Sanguinet ; Jules Larose, 354, rue Logan ; Mme A. Charland, 178, rue Rivard ; L. P. Marion, 1006, rue Amherst.

St-Henri de Montréal.—Mme O. Lalonde, 259, rue Ste-Elizabeth.

Québec.—F.-X. LeBel, 37, rue St-George ; Charles Géniois, 42, rue St-Michel ; Joseph Demers, 22, rue St-Pierre, Basse-Ville.

Beauport.—F.-X. Laplante.

St-George-Est (Beauce).—Moïse Poulin.

Côte-des-Neiges-Ouest.—Mme Emilie Lacombe.

Sherbrooke.—George-N. Bourgoïn ; Louis Brunelle.

Pointe-aux-Trembles (Hochelaga).—Dr Jos.-A. Paré.

NOUVELLES A LA MAIN

Les domestiques.

—Jean, je suis appelé par dépêche ; courez à la gare et regardez à quelle heure part le dernier train. Deux heures après, Jean revient.

—Ah ! vous y avez mis le temps !

—Monsieur, je n'ai voulu m'en rapporter à personne ; alors, j'ai attendu longtemps pour voir partir moi-même le dernier train.

.

Le vicomte à son domestique :

—Calino, je vais chez ma mère à la campagne ; si mon ami Jules vient me demander, vous lui direz que je serai de retour mardi.

—Et s'il ne vient pas, monsieur, qu'est ce qu'il faudra lui dire ?

.

Simple question :

—Combien faut-il de jeux de cartes pour donner du café à huit personnes ?

—Deux jeux.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il y a huit as (huit tasses) !

.

Mme Boirot à son mari :

—Deux heures du matin ! c'est à cette heure que tu rentres ?

—Qu'est-ce que tu veux ? Tous les cafés sont fermés.



Le chirurgien-examineur.—Ah ! Voilà qui est bien. Juste la taille voulue. Vous êtes nommé policeman.

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il n'y avait pas d'autres lettres de Séverac et la dernière comme les autres trahissait sa date toute récente par l'encre encore toute fraîche.

Il allait remettre le portefeuille dans sa poche quand il crut sentir d'autres papiers ; il ne se trompait pas, un feuillet sortit d'une des poches encore inexplorées.

C'était une de ces feuilles de papier de fantaisie, de couleur, si fort à la mode, de tout petit format.

Elle était pliée en quatre et tenait si peu de place qu'elle avait failli échapper à l'investigation du magistrat.

Il la déplia.

Trois lignes seulement.

« Jamais je ne consentirai à ce que vous exigez. Toutes ma fortune, je vous la donne, mais rien de plus. Epargnez-moi vos protestations. . . »

Il n'y avait pas de signature.

—Une écriture de femme . . . fit Daniel songeur.

Et il regardait ce papier, se disant sans doute qu'il tenait peut-être le premier fil d'un mystère aboutissant à la mort de Lafistole.

Il le regardait, sans penser à mal, tout à cette enquête, n'ayant aucun soupçon, et il allait le replacer dans l'élégant carnet de Lafistole, lorsqu'il examina de nouveau cette écriture, machinalement, tantôt relevant la tête et portant son regard sur le paysage qui se déroulait autour de lui, pour mieux réfléchir, tantôt reportant les yeux sur la lettre.

—J'ai vu cette écriture. . .

Voilà ce qu'il se disait. Où l'avait-il vue ? Voilà ce qu'il cherchait.

Tout à coup, un violent frisson le secoua.

Il avait trouvé.

—Cette écriture ! Elle ressemble à celle de Clotilde !

Il est vrai qu'aussitôt il se mit à sourire.

Les écritures des femmes se ressemblent un peu ; certaines jeunes filles sortant du même couvent reçoivent les mêmes principes, suivent les mêmes usages, voire la même mode et ont la même écriture.

Daniel se rappelait avoir vu des lettres adressées à Clotilde par ses amies.

On eût juré que c'était Clotilde qui les avait écrites.

Voilà pourquoi il riait, à la pensée que ces trois lignes mystérieuses pouvaient émaner de sa femme !

Il n'y pensa plus.

Il referma le carnet de Lafistole et prit le portefeuille de Séverac.

Avant de l'ouvrir, une incertitude lui vint, presque un scrupule.

—En ai-je le droit ?

Séverac, comme il l'avait dit déjà, était hors de cause.

Mais la teneur des lettres de Lafistole, que renfermait ce portefeuille, allait peut-être fournir au juge des renseignements précieux.

Devait-il hésiter ?

Non.

Il raconterait à Séverac tout ce qui s'était passé. Il lui dirait, en riant, qu'ayant trouvé son portefeuille près du cadavre, il y avait fouillé, avait lu certaines lettres.

Il était bien sûr que le colonel l'approuverait.

Ses scrupules s'étaient envolés.

Mais sa voiture entra à Orléans au même moment et enfilait déjà la rue du Châtelet.

Il n'aurait pas le temps de tout parcourir et il en remit la lecture à plus tard.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Il descendit.

Il était midi. Il déjeuna rapidement et seul ; Jean-Joseph, Clotilde et Bérangère ne sachant pas à quelle heure il rentrerait, ne l'avaient pas attendu.

Pourtant, vers la fin du repas, Clotilde entra.

Depuis le matin elle ne vivait plus.

Elle n'avait pas quitté sa fenêtre.

Elle se représentait dans leurs plus minutieux détails les allées et venues de son mari à Vilvaudran, son arrivée auprès du cadavre, son examen attentif.

Il serait aidé, dans sa besogne, par des gens habitués à dépister les plus habiles criminels.

Est-ce que ces gens ne découvrirait pas bien vite que le meurtrier, c'était Clotilde ?

Echapperait-elle longtemps à la justice ?

Le vieux garde Vilbret, habitué à lire dans ses bois comme un autre lit dans un livre, ne devinerait-il pas bien vite que le meurtre n'avait pas été commis au carrefour de la Croix-Saint-Jacques ? Ne remonterait-il pas jusqu'au château, ignorant que ses recherches, si elles aboutissaient, déshonoreraient son maître qu'il aimait comme on aime un fils, et perdrait Clotilde, sa maîtresse, qu'il adorait ?

Qu'allait-il donc apprendre, Daniel, en cette matinée ?

Voilà ce qu'elle se demandait.

Et quand elle vit rentrer son mari, elle descendit, frémissante, ayant à peine la force de se traîner.

Mais, tout de suite, dans la salle à manger, elle reprenait courage. Rien de changé sur la physionomie de Daniel.

Il l'accueillit par un sourire.

Et ce fut elle qui interrogea, la pauvre femme :

—Eh bien, ce meurtre ? . . . As-tu quelque indice ? . . .

—Non, pas encore. . .

Il suçait son café à ce moment-là. Il remua doucement le sucre, posa la cuillère et but à petites gorgées.

Il reprit :

—Pas encore, mais je ne puis tarder à en avoir. . .

—Ah ! dit-elle, blanche comme un linge. Comment cela ?

—Oui. . . l'homme n'est pas mort. . .

Elle eut un cri sourd, à peine retenu par la suprême crainte de se livrer, de se perdre. . .

—Tu dis ?

—La victime qu'on croyait morte est en syncope seulement. . .

Les yeux de la malheureuse s'agrandirent démesurément ; elle battit l'air de ses mains et tomba raide.

XI

Lorsque Daniel partit pour le palais, un heure après, il était inquiet de l'état de santé de sa femme.

Clotilde était revenue à elle, mais elle était dans une agitation extraordinaire, presque du délire.

Elle proférait des mots sans suite.

Daniel avait envoyé chercher le docteur Gacogne qui, après examen, avait paru craindre une congestion cérébrale et tout de suite avait fait appliquer autour du front de la malade une serviette remplie de glace.

Quand la pauvre femme avait repris connaissance, Daniel l'avait interrogée.

Mais elle n'avait rien dit.

Elle était sans voix, sans forces, toute à une épouvante d'enfant. Elle se sentait perdue puisque l'homme n'était pas mort.

Car il parlerait, cet homme, il raconterait la vérité, ou bien, s'il se taisait, c'est qu'il voudrait vendre son silence et, en ne se vengeant point, ce serait plus terrible encore.

—Pourquoi cette faiblesse ? avait demandé Daniel.

Et mentalement, comme elle se taisait, il s'était répété :

—Pourquoi ?

Une pensée, un rapprochement lui étaient venus.

La pensée :

—Pourquoi s'est-elle évanouie au moment où je lui apprenais que Lafistole n'est pas mort ? . . .

Le rapprochement :

—Cette faiblesse. . . l'écriture de la lettre. . . Qu'est-ce donc ?

Mais, hâtons-nous de le dire, cela avait été rapide dans son esprit, pareil à ces éclairs qui sillonnent le ciel et n'y laissent point de traces.

Quand il avait vu le médecin auprès de Clotilde, il était parti pour le palais.

Mais de demi-heure en demi-heure un domestique lui apportait des nouvelles de la malade.

A la fin de l'après-midi celle-ci allait mieux.

Toute crainte était écartée. Il restait une fièvre très forte dont le docteur promettait d'avoir bientôt raison.

Un peu plus tranquille, Daniel avait repris le cours de son enquête.

Il avait retiré tous les papiers du portefeuille de Séverac et il prenait connaissance des lettres signées : Lafistole.

La première qui lui tomba sous la main, ironique et gouailleuse, peignait bien le caractère du misérable.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Depuis notre entrevue, rue Saint-Georges, je pense à vous bien

souvent et je ne suis pas heureux. Vous êtes le premier homme qui puisse mal penser de moi. C'est beaucoup trop qu'il y en ait un. Je tiens à ce que d'excellentes relations s'établissent entre nous, au moment surtout où je vais sans doute entrer dans une famille que vous fréquentez et où nous aurons souvent l'occasion de nous voir. J'irai bientôt à Orléans et j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. Je vous dirai quelles sont mes espérances et quelle adorable jeune fille je compte épouser. Mes espérances contrarieront un peu les vôtres, je le crains, mais, entre hommes d'honneur, le moins favorisé se retire."

Daniel restait devant cette lettre, un peu troublé.

Une crainte, qu'il ne raisonnait pas, entrainait dans son âme.

Il y avait là une allusion détournée à quelque chose de lui-même — à ce qu'il avait de plus cher au monde... à Bérengère, à sa fille ! Quelles étaient les espérances de Séverac ? Quel était son désir ? N'était-ce point de voir Valentin épouser Bérengère ?

Daniel pâlit, passa lentement la main sur son front.

— Je me trompe assurément... Il y a autre chose. Et Séverac m'expliquera tout cela... Mais il devient nécessaire que je l'entende.

Et avant même de pousser plus loin sa lecture, il écrivit un mot au colonel pour le prier de passer le soir même au Palais, ayant à lui demander différents renseignements.

Il fit porter la lettre par le garçon de bureau et reprit le portefeuille.

A cette première lettre, Séverac paraissait n'avoir point répondu, car Lafistole avait écrit :

" Je vous confirme ma lettre précédente et je vous annonce ma prochaine arrivée à Orléans. Je tiens à votre amitié et à votre estime, mais si c'est la guerre que vous voulez, va pour la guerre ! "

Daniel mettait en regard les réponses de Séverac.

C'était sans doute à cette menace qu'avait répondu le colonel par la lettre qui commençait ainsi : " Entre un gredin de votre sorte et un homme comme moi, que peut-il y avoir de commun ? etc. "

Autre lettre de Lafistole.

Cette fois, les idées s'enchaînaient et Daniel n'avait plus de peine à comprendre :

" Monsieur, je ne suis pas un gredin et je voudrais vous le prouver, d'un bon coup d'épée, qui forcera sans doute votre estime. "

Nos lecteurs connaissent la réponse de Séverac :

" Je ne me bats pas avec les voleurs. "

Un dernier mot de Lafistole :

" Je vous y forcerai bien ! "

La correspondance s'arrêtait là...

Que s'était-il passé ensuite ?

Daniel l'ignorait ; voilà ce que l'enquête allait lui apprendre, sans doute.

Mais, malgré lui, malgré ses efforts, une pensée venait au juge, et cette pensée le consternait :

— Est-ce que ces deux hommes se sont rencontrés ?... Est-ce qu'ils se sont querellés ?... Est-ce que ce Lafistole a insulté le colonel ?... pour l'obliger à se battre, peut-être ?... Et le colonel, dans un moment de colère, en une minute à jamais regrettable de fureur, n'aurait-il pas tiré ?...

Il se leva, se promena dans son cabinet, très agité.

Tout ce qu'il pensait là était doublement douloureux pour lui, car cela l'atteignait lui-même.

Séverac n'était-il pas de sa famille ?

Les projets d'alliance étaient connus de tous.

Le mariage de Valentin était fixé. Quel scandale, si Séverac ne se disculpait pas !

Et le scandale, cela n'était rien encore.

L'alliance n'était pas consacrée, et Bérengère ne portait pas encore le nom de Séverac.

Mais quelle serait la douleur de Bérengère !

Elle adorait Valentin !... et elle l'aimait d'un amour puissant, qui certes résisterait à tous les malheurs, se tiendrait debout contre tous les assauts et résisterait quand même !...

Qu'allait devenir Bérengère ?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du colonel.

Voulant rester seul avec lui, Daniel fit un signe au greffier qui s'éloigna.

Séverac entra en souriant et tendit la main que le juge serra, en regardant le vieillard droit dans les yeux.

Séverac ne semblait pas gêné.

Il avait le visage reposé des gens bien portants.

— Qu'est-ce donc, dit-il. Qu'avez-vous à me dire ? Est-ce que je puis vous être utile à quelque chose ?

— Je le crois.

— Vous m'intriguez. Parlez, mon ami.

Daniel prit sur son bureau le portefeuille du colonel et le lui montra.

— N'avez-vous rien perdu hier ?

— Si, mon portefeuille... Justement, le voici... Comment se fait-il que ce soit vous qui me le rendez ?

— On l'a retrouvé auprès d'un cadavre, cette nuit même, dans le parc de Vilvaudran.

— Un cadavre ! fit le colonel avec surprise.

Et après une seconde de réflexion :

— Cet homme, couché dans les broussailles, était mort ?

— Non, mais il n'en vaut guère mieux.

— Eh bien ! j'ai cru qu'il dormait... je l'ai pris pour un ivrogne en train de cuver son vin... j'en ai même fait la réflexion quelques minutes après à Blaise et à Mathurin, deux de vos gardes, que j'ai rencontrés en tournée de nuit... Alors, un accident ?...

— Un meurtre...

— Diable ! De la besogne pour vous, alors ! fit le vieux militaire en souriant dans sa moustache blanche.

Car il aimait à taquiner le magistrat en comparant son travail de cabinet, travail intermittent, aux énormes besognes, que l'on imposait, depuis 1870, aux officiers de tous grades.

— Vous vivez de vos rentes, disait-il quelquefois. C'est nous qui travaillons.

Mais Daniel, ce jour-là, ne pensait guère à rire.

— Vous n'avez pas reconnu cet homme ?

— Le blessé ? Est-ce que je le connais, par hasard ?...

— Il se nomme Lafistole.

— Vous avez dit ?

— Tenez, voici le carnet pris sur lui... il contenait des cartes, des lettres...

— Voilà qui est singulier.

— N'est-ce pas ? fit le juge qui l'observait.

— Je le connais, ce Lafistole...

— Qui est-il ?

— L'ancien caissier de Chavarot, le notaire.

Daniel tressaillit. Ce nom de Lafistole l'avait frappé la première fois qu'il l'avait vu, nous l'avons dit, comme ayant déjà été prononcé devant lui. C'était chez Me Chavarot qu'il l'avait entendu.

— Vous étiez en relations avec lui, Séverac ?

— Ma foi non.

Il y eut un silence. Daniel était de plus en plus gêné.

Séverac, après réflexion, venait de reprendre :

— Je l'ai vu une fois... à l'étude, rue Saint-Georges. Là se bornent nos relations. Je dois dire, pourtant, et vous avez dû le voir par ce que contenait mon portefeuille, que ce garçon m'a écrit à plusieurs reprises.

— En effet...

— Vous avez lu ses lettres ?

— Je l'avoue.

— Eh bien, ne vous gênez pas, d'Hautefort ! fit le vieil officier en riant. Vous violez le secret des correspondances ?

Cette fois non plus Daniel ne rit pas.

Séverac finit par être frappé de son air sérieux.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? Je ne vous trouve pas votre figure de tous les jours.

Daniel prit un grand parti.

— Séverac, veuillez m'expliquer le sens des lettres que voici.

— A quoi bon ?

— Je vous en prie.

— Mais quel intérêt cela peut-il avoir pour vous ?

— Un très grand, peut-être.

— Je ne puis le savoir ?

— Non.

— Mais si cela me déplaît de dire pourquoi ce garçon m'a écrit ? Et pourquoi je lui répondais en ces termes...

— Cela vous déplaira peut-être, mais puisque cela peut être utile à la vérité.

Séverac fronçait ses gros sourcils.

Il se promenait dans le cabinet et paraissait perplexe.

Mais sa figure continuait d'être calme, et Daniel, qui le regardait, n'y trouvant rien de changé, point d'émotion, point de trouble, point de pâleur, se sentait rassuré.

Brusquement le colonel se planta en face du juge.

— Cela me déplaît, je le répète, mais enfin, je comprends jusqu'à un certain point que cela peut aider les recherches de la justice. Si j'ai hésité, c'est que j'avais promis de me taire... Si l'homme était mort, encore passe, mais s'il revient à la vie...

Daniel, tout à son idée :

— Je vous écoute.

— Je suis allé dernièrement rue Saint-Georges toucher une vingtaine de mille francs qui me revenaient de la vente de quelques terres. Ce Lafistole, caissier chez Chavarot, avait joué et perdu ces vingt mille francs ; j'arrivais à l'improviste, il fut obligé de tout m'avouer, en me priant de lui pardonner et en me promettant de rembourser sa caisse dans la journée même.

— Et il a tenu parole ?

—Il ne lui a même pas fallu la journée toute entière. Avant midi j'étais payé. Tout était en règle. J'avais promis à ce jeune gredin de ne rien dire à son patron. C'était de la faiblesse, mais il suppliait, et je n'ai jamais pu résister aux larmes. Chavarot a tout ignoré. . . . J'ai eu tort, oui, j'ai eu tort. . . .

Il secoua les épaules :

—Depuis, Lafistole m'a écrit ; il est même venu chez moi.

—Que désirait-il ?

—Mon amitié, à ce qu'il prétendait. . . .

Et le colonel de nouveau, riait franchement.

—Il voulait même se battre avec moi pour des propos un peu vifs qui ont échappé à ma plume.

—Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

—Avant hier. . . .

—Vous ne pouvez me donner aucun indice, aucun renseignement de nature à me faire découvrir le meurtrier ?

—Moi, mon ami ? Vous plaisantez. . . .

Daniel mit son front entre ses mains.

Il réfléchissait.

Il y avait bien une question qu'il n'osait adresser au colonel. Avec un grand effort visible, et qui fut sans doute bien douloureux, car ses traits se contractèrent.

—Dans une des lettres de Lafistole, la plus longue, j'ai lu une allusion sur laquelle j'appellerai votre attention, car vous l'avez comprise, peut-être ?

—Je ne me rappelle plus. De quoi s'agit-il ?

—De cette phrase.

Daniel tendit la lettre, et lut en même temps que Séverac :

“ Je vais entrer dans une famille que vous fréquentez. . . . Mes espérances contrarieront un peu les vôtres. . . . ”

—Oui, dit le colonel. Ce passage m'a frappé comme vous. . . . Qu'à voulu dire ce malheureux ?

—Je l'ignore. Il a parlé d'espérance. . . . Ne vous paraît-il pas qu'il a voulu faire allusion au mariage de Valentin, votre fils, avec Bérengère ?

Et le nom de sa bien-aimée fille eut peine à sortir de sa gorge, car pourquoi sa fille en ce débat ?

—Dame ! c'est probable, fit le colonel pensif.

—Mais cet homme nous est complètement étranger.

—Comme il l'était pour moi, il y a huit jours.

—Il ne connaissait pas Valentin ?

—Je le demanderai à mon fils.

—Dans tous les cas, Bérengère ne l'a jamais vu et n'a jamais entendu prononcer son nom. Je sens comme une menace dans cette certitude : “ Je vais entrer dans une famille que vous fréquentez. . . . ”

—Forfanterie !

—Oui, je voudrais le croire comme vous.

—Vous n'avez plus rien à me demander ?

—Non, au moins aujourd'hui.

—Adieu, donc. . . .

—Adieu !

Séverac se dirigea vers la porte.

—Du reste, dit-il, pourquoi vous torturer l'esprit, puisque Lafistole n'est pas mort ? Attendez ! S'il reprend connaissance, cela vous évitera de la besogne. . . . Il parlera. . . .

—Le docteur doit être resté auprès de lui. . . .

Séverac avait ouvert la porte. De l'autre côté, près d'entrer, se trouvait justement Gacôgne, qui venait rendre compte au juge des soins donnés à Lafistole.

Séverac fut le premier qui demanda :

—Eh bien ! docteur, a-t-il parlé ?

—Non.

—Tant pis, tant pis, fit l'incorrigible en sortant, riant encore, la justice aime tant qu'on lui mâche le travail. . . .

—Aucune émotion. . . . murmurait le juge en le regardant partir.

Et au docteur :

—Rien ?

—Pas un mouvement. Pas un regard. On le dirait mort.

—Parlera-t-il ?

Gacôgne hocha la tête et avança la lèvre inférieure :

—Vous doutez ?

—Oui.

Daniel soupira. Peu lui importait la besogne mâchée. Il était grand travailleur. Mais une colère montait en lui, en se rappelant que cet homme—ce voleur—avait osé penser à Bérengère.

—Et il aurait voulu savoir. . . .

Et l'homme seulement aurait pu lui tout révéler !

Si cet homme allait mourir !

XII

Le juge d'instruction écrivit sur-le-champ à Chavarot.

“ Un de tes clercs vient d'être retrouvé dans les bois de Vilvaudran avec une balle dans la tête. Il se nomme Lafistole. Au lieu de te faire entendre, au sujet de ce garçon, par un de mes collègues de Paris, viens donc passer l'après-midi de demain à Orléans.”

Il écrivit également au parquet de Paris, en joignant son rapport résumant l'affaire, et demandant qu'on fit une perquisition chez Lafistole, rue de Tournon, et qu'on interrogât les clercs de l'étude sur cet individu.

Puis il se rendit à l'hôpital pour y visiter le blessé.

Celui-ci était étendu dans le lit, tout habillé et tel qu'il avait été ramassé dans les bois.

Il ne faisait aucun mouvement ; pourtant les médecins avaient réussi à rendre un peu de vie à son regard ; les yeux s'ouvraient de temps, et lourdement les paupières s'abaissaient, comme si la lumière leur avait fait mal.

Le juge restait silencieux, près du lit, le considérant.

—Lafistole, dit-il, m'entendez-vous ? Me voyez-vous ?

Il dut répéter plusieurs fois la question, et ce ne fut que la troisième fois que le blessé ouvrit les yeux.

Son regard se fixa sur le juge.

Il semblait attendre qu'on l'interrogeât, qu'on lui facilitât surtout les moyens de se faire comprendre.

—Je suis M. d'Hautefort, juge d'instruction. . . . Vous avez sans doute été victime d'une tentative de meurtre ?

Les yeux se rouvrirent.

—Il y a bien crime et vous n'avez pas tenté de vous suicider ?

Les paupières s'abaissèrent.

Le juge, perplexe, se demandait :

Ce mouvement est-il machinal. . . . amené par la douleur. . . . ou par sa volonté de répondre, de dire oui ou de dire non ?

—Vous ne pouvez parler ? Essayez ! Un seul mot. . . . le nom de votre meurtrier !

Lafistole ne bougea pas. Une terrible paralysie générale le clouait sur son lit. En cet état, l'intelligence et la mémoire étaient-elles vraiment tout entières ? Fallait-il se fier surtout à leurs manifestations ?

Le juge en doutait, mais devant cet être inerte, duquel sans doute il n'obtiendrait rien, il se sentait pris de découragement et d'impatience. Dans les ressources de la médecine et de la chirurgie, n'y avait-il pas quelque énergique remède qui pût rendre la vie à ce cerveau, ne fût-ce que pendant une seconde ?

Les yeux de Lafistole ne quittaient plus ceux de Daniel.

Il me comprend, j'en suis sûr. . . . pensa le magistrat.

Et, comme penché sur ce lit, il regardait au plus profond des yeux du paralytique, il lui sembla y lire je ne sais quelle ironie sauvage et quelle haine impuissante.

Evidemment, toute la force de ce moribond venait de se concentrer dans ce regard.

Et, tremblant de ce qu'il demandait, comme s'il commettait une mauvaise action, le juge, impitoyable sans le savoir pour Clotilde, poursuivait :

—Et cet assassin, est-ce un vulgaire meurtrier qui vous a tué pour vous dépouiller ?

Les yeux restèrent immobiles.

—Non ? dit le juge.

Et très vite :

—Est-il de notre monde ?

Les paupières se baissèrent à plusieurs reprises.

—Il est de notre monde ? C'est bien cela que vous avez compris ? Et c'est bien la réponse que vous me faites ?

Même geste chez Lafistole.

—Le connaissiez-vous auparavant ?

—Oui, oui, dirent les yeux.

—Depuis longtemps ?

Les yeux restèrent ouverts.

—Depuis peu de temps ?

—Oui, oui, dirent les paupières en s'abaissant par deux fois.

—Il me comprend ! fit le juge, au comble de l'angoisse, ne sachant plus s'il devait s'en réjouir au nom de la justice, ou s'en effrayer au nom de son amitié pour Séverac.

Le médecin Gacôgne, des infirmiers, des sœurs de charité s'étaient approchés du juge et entouraient le lit, attentifs à cette scène étrangement dramatique.

Gacôgne n'avait pas voulu s'interposer. Il savait le blessé irrémédiablement perdu. C'était une question de quelques heures. Rien ne le sauverait. Mieux valait donc, au prix de la fatigue qu'il devait ressentir de cet interrogatoire, le faire parler. Il mourrait, du moins, avec la certitude qu'on le vengerait. . . .

Le juge, très près de la tête de Lafistole, disait :
 — Vous le connaissez, votre meurtrier, depuis une huitaine de jours peut-être ?
 — Oui, oui, disaient les yeux.
 — Il est de Paris, n'est-ce pas, et il vous a suivi à Orléans ? dit Daniel avec un espoir, essayant d'égarer cette intelligence si faible qu'à chaque minute il craignait de la voir s'éteindre.
 Cette fois les yeux ne répondirent pas.
 L'espérance du juge s'envolait.
 — Il n'est pas de Paris ? . . . Serait-il d'Orléans, par hasard ?
 — Oui, oui.
 — Il habite notre ville ? . . .
 — Oui, oui.
 — Je le connais ?
 — Oui, oui, oui.
 — Je le vois quelquefois ?
 — Oui.
 — Souvent, peut-être ?
 — Oui, oui, oui . . .
 Le cœur de Daniel se serrait . . .
 Sa gorge se contractait . . .
 Il fut obligé d'attendre avant de parler encore . . .
 Le blessé venait de fermer les yeux . . . fatigué par ces efforts suprêmes . . . Un peu de sang venait aux lèvres mêlé à de l'écume . . . Les narines se pinçaient davantage et une teinte jaune fit ressembler cette figure à une statue de cire. L'immobilité était cadavérique . . .
 Gacogne s'approcha vivement . . .
 — Serait-il mort ? fit Daniel.
 Gacogne, après un silence, répondit :
 — Non, mais le forcer à répondre serait le tuer, monsieur d'Hautefort . . . Pour le moment, cela n'est plus possible.
 — Un mot, docteur, rien qu'un mot . . .
 — Non, je ne le puis, au nom de l'humanité . . . Que la justice s'adresse ailleurs . . .
 — Cependant.
 — Laissez mourir cet homme en paix . . .
 — Un mot, je vous en prie, un seul, et je me retire . . . Gacogne hésitait.
 — Regardez-le, dit-il, il ne vous répondra pas . . .
 — Peut-être . . .
 — Soit . . . mais un mot . . . vous l'avez dit . . . un seul ! . . .
 Le juge essuya son front couvert de sueur.
 Il jeta un regard autour de lui sur ceux qui étaient là. Il lui sembla, dans une hallucination d'une minute que tous ces gens jouissaient de son désespoir, de ses craintes . . .
 Il fit vers les sœurs et les infirmiers un geste impérieux.
 — Eloignez-vous !
 Ils s'écartèrent vivement.
 Il ne restait plus que Gacogne.
 — Vous aussi, docteur, je vous en prie, dit-il plus doucement.
 Le docteur obéit.
 Le juge se penche alors à l'oreille du moribond.
 Il l'appelle pour éveiller cette mémoire défaillante.
 — Lafistole ! Lafistole ! . . .
 L'autre ne bouge pas. Les yeux restent clos.
 — Ecoutez-moi . . . et dites-moi le nom de votre meurtrier . . . ce nom, je vais le prononcer . . . répondez-moi, des yeux, comme vous m'avez répondu tout à l'heure . . .
 Et plus près encore :
 — Séverac, n'est-ce pas ?
 Même immobilité.
 Il répéta :
 — Séverac ? Séverac ?
 Lafistole n'entendit pas.
 Le juge eut envie de l'étreindre, ce cadavre, dans ses mains, pour en tirer un mot, un geste, un regard.
 Lafistole ne répondit plus.
 Et Daniel sortit, chancelant, effaré, répétant :
 — Que croire ?
 Lorsque Chavarot reçut à Paris la lettre de Daniel lui apprenant le meurtre de Lafistole, il se leva brusquement, renversant le fauteuil où il était assis.
 Et il ne put retenir un cri :
 — La malheureuse, c'est elle qui l'a tué !
 Et les réflexions arrivant en foule :
 — Que s'est-il passé ? Il aura menacé, sans doute ! Elle aura voulu défendre sa fille . . . La pauvre femme ! . . . Quelle catastrophe ! Car c'est elle, je n'en peux douter . . . Et Daniel, chargé de l'enquête ! . . . Et Jean-Joseph ! . . . Toute cette famille intègre de magistrats voyant son honneur s'écrouler dans ce drame. Certes, oui, je vais à Orléans . . . et tout de suite encore !
 Il partit par le premier train.
 C'était un train omnibus s'arrêtant à toutes les stations.

Georges n'arriva que vers cinq heures à Orléans.
 Quelques minutes après il était à l'hôtel de la rue du Châtelet. Il n'avait pas voulu se rendre directement au palais de justice. Au paravant il voulait voir Clotilde, l'entendre, savoir ce qui s'était passé, la protéger au besoin.
 Clotilde était à l'hôtel.
 Elle ne sortait plus depuis le meurtre.
 Il lui semblait que si elle avait mis le pied dans la rue tout le monde l'eût accusée ; on l'eût montrée du doigt. Elle eût entendu sur son passage :
 — Regardez-la donc ! . . . C'est la femme de Daniel d'Hautefort, le juge ! . . . C'est elle qui a tué Lafistole !
 Elle avait passé la journée avec Bérengère, essayant de retrouver un peu de calme auprès de sa fille ; mais, hélas ! la joie confiante de l'enfant ne faisait que redoubler ses terreurs, car que deviendrait Bérengère si le meurtrier de Lafistole était connu ! . . .
 Et Bérengère, innocente, ne pouvant pas soupçonner dans quel bouleversement était cette pauvre âme, Bérengère parlait à Clotilde de son bonheur prochain.
 Elle disait ce qu'elle ferait quand elle serait mariée.
 Elle racontait à sa mère, pour laquelle elle n'avait jamais eu de secrets, combien profondément elle aimait Valentin et combien profondément elle se sentait aimée.
 Ses yeux—ses beaux grands yeux sombres pareils à ceux de sa mère—s'illuminaient de joie et d'amour.
 Et chacune de ses confidences se terminait par des baisers.
 Câlina, elle s'asseyait sur les genoux de Clotilde.
 — C'est à toi, pourtant, que je dois mon bonheur . . .
 — Mais non, chérie, se défendait-elle, je n'y suis pour rien.
 — A toi, à toi seule.
 — Pourquoi ?
 — Si tu ne m'avais faite ce que je suis, si tu n'avais pas essayé de me rendre semblable à toi-même, jamais Valentin ne m'eût aimée.
 — Tu es trop modeste, mon enfant.
 — Oh ! mère, mère, que je suis heureuse . . . Et toi aussi, n'est-ce pas, mère, tu es heureuse, heureuse complètement ?
 — Certes !
 — Réponds-moi. Dis-le-moi encore. Depuis quelques jours je te vois triste et j'ai peur que Valentin et moi nous ne soyons pour quelque chose dans cette tristesse.
 — Non, non, ne crois pas cela !
 — Pourquoi es-tu triste ?
 — Je suis un peu souffrante.
 — Pourquoi ne consultes-tu pas le docteur ?
 — C'est une souffrance générale . . . cela ne m'inquiète pas beaucoup . . . bientôt tout cela sera fini . . .
 — Bientôt ?
 — Oui.
 — Et tu reprendras ta souriante figure ? . . . Je ne verrai plus tes yeux rougis par les larmes ? . . . Car tu pleures souvent . . . Je l'ai remarqué, mais je n'en dis rien . . . Tu seras heureuse, comme auparavant ?
 — Je te le promets !
 Heureuse ! Cette enfant parlait de bonheur à cette mère !!
 N'était-il pas impossible, pour elle, à jamais, le bonheur !!
 Ainsi, en douces paroles, en tendresses filiales, s'était écoulée cette journée.
 Et la mère et la fille se trouvaient encore ensemble au salon, lorsqu'un domestique annonça Georges Chavarot.
 Clotilde pâlit.
 Elle devinait pourquoi il venait.
 Il avait appris le meurtre. Et la première pensée qui lui était venue, c'est que Clotilde était coupable.
 Allait-elle avouer ?
 Non, non, mille fois non, à personne, jamais, jamais !
 Elle s'était levée.
 — Bérengère . . .
 — Mère chérie . . .
 — J'ai besoin de rester seule avec Georges . . .
 — Tu ne veux pas que je t'embrasse ?
 — Plus tard ! plus tard !
 Elle attira sa fille dans ses bras, la baisa au front à plusieurs reprises, et ne voulant pas qu'elle eût d'arrière-pensée, elle se hâta d'ajouter :
 — Il s'agit de toi . . . de tes intérêts . . . Laisse-moi . . .
 Elle sortit.
 Presque aussitôt entra le notaire.
 Il s'élança vers elle les mains tendues . . . avec un cri où passait toute l'affection fraternelle qu'il avait pour la pauvre femme.
 — Clotilde ! Clotilde !

MISES A PROFIT

Les dernières découvertes de la chimie appliquée à la médecine ont été mises à profit dans la préparation du *Baume Rhumal*, d'une efficacité merveilleuse pour guérir les affections de la gorge et des poumons. Les nombreux cas de guérisons accomplis par cette préparation active attendent sa supériorité. 25c seulement dans toutes les pharmacies et les épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 13 millions d'électeurs aux Etats-Unis.

—La reine Victoria est menacée de cécité.

—La convention des pharmaciens aura lieu à Montréal du 12 au 19 août prochain.

—Chicago a maintenant une population de 1,752,100 âmes. C'est un village comparé à New-York agrandi.

—Le comte Stephan Sztaray, membre de la diète hongroise a été assassiné dans son château de Nagy Mihaly, en Hongrie.

—A la suite d'arrangements pris entre les intéressés, la manufacture de chausures Bresse, de Québec, rouvrira ses portes, où 500 à 600 employés trouveront de l'emploi.

—Un diamant de 634 carats, le plus beau qui ait été trouvé en Afrique, a été découvert à Jagersfontein au Transvaal le lendemain de Noël. Lorsqu'il sera taillé, il vaudra au moins un million et demi.

—Un savant français a découvert que plusieurs parfums sont salubres et détruisent les microbes. Le thym, le citron, la menthe, la lavande, l'eucalyptus et plusieurs autres essences sont très bonnes.

—La loi prohibant les combats de boxe dans le Massachusetts, est maintenant en vigueur. Les assommeurs seront donc, à l'avenir, obligés de se livrer à un travail honnête pour gagner leur pain quotidien.

—L'Écosse tient le premier rang, dans la construction des navires. On peut en juger par le fait suivant. En septembre dernier, trente sept navires de 39,017 tonneaux sont sortis des chantiers de la Clyde, de la Forth et de la Dee.

—A Paris on porte de grandes cravates de tulle. La batiste et la mousseline sont à l'ordre du jour. Elles donnent de suite une apparence de bon goût à la toilette la plus simple comme la plus recherchée. On voit du tulle sur tout.

—Un projet de loi déposé par le député Gregori à la diète autrichienne porte que les Juifs seront privés des droits de citoyen, que leurs biens seront confisqués, et que les punitions corporelles seront remises en usage pour les criminels de race juive.

—La première exposition canadienne d'ameublement aura lieu cette année à Toronto du 31 Août au 12 Septembre prochain. Durant la deuxième semaine de l'exposition il y aura une grande convention des marchands détailliers de meubles. La question des crédits alloués aux acheteurs sera discutée.

LE PREMIER SYMPTOME

Prenez garde aux refroidissements. C'est le commencement de graves maladies. Au premier symptôme, recourez au *Baume Rhumal*, c'est le remède par excellence pour la guérison des rhumes, bronchites, toux, enrhouements. Son action se fait sentir immédiatement. En vente dans toutes les pharmacies, 25c le flacon.

—Le correspondant de Tokio (Japon), écrit en date du 15 juin que, à la suite d'une inondation subite qui s'est produite sur une partie de l'île et qui n'a duré que cinq minutes, 30,000 personnes ont été noyées et 12,000 maisons détruites. Rien n'avait fait présager pareil désastre. La pluie avait tombé durant le jour, mais la soirée était belle et calme ; cependant, on raconte que, vers 7 heures, on a ressenti trois ou quatre secousses de tremblement de terre, mais si faibles, que les Japonais n'ont éprouvé aucune crainte. Vingt minutes plus tard, un bruit ressemblant à une détonation s'est fait entendre ; le bruit alla toujours en augmentant et, en un instant, des vagues hautes de 20 à 30 pieds s'élevèrent du rivage, balayant tout sur leur passage. Parmi les endroits dévastés, citons la petite ville de Kamaishi, qui a été entièrement détruite par l'eau. Plusieurs autres villes ont subi le même sort, et celles qui n'ont pas été entièrement détruites ont eu à souffrir des dommages considérables et des pertes de vie épouvantables.

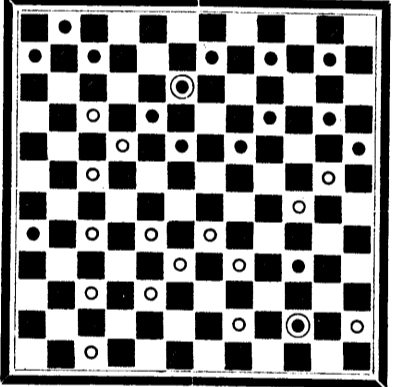
IL FAUT QU'IL AIT DU MÉRITE

Il faut réellement qu'il ait du mérite, car le *Baume Rhumal* est chaque jour de plus en plus demandé. Les médecins le recommandent à ceux qui toussent. Il guérit rapidement et sûrement, bronchites, catarrhes etc. Il est chez tous les pharmaciens et tous le vendent 25 cts la bouteille.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 189

Composé par M. E. Pilon, Ottawa
Noirs—16 pièces



Blancs—15 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 187

Blancs		Noirs	
64	58	21	32
19	13	7	14
45	38	32	45
44	37	43	32
58	51	45	58
46	39	34	45
70	64	58	71
66	60	71	54
35	29	54	24
18	49 gagnent.		

JEUX ET RECREATIONS

ANAGRAMME

Servant à désigner ce qu'est la volonté
Que nul contraire sort n'abat et ne défie ;
Qu'on trouve aussi par moi comment on [qualifie]
Ce qui de tout un genre est la propriété.

CHARADE

Dans leurs jeux, leurs combats, portés
[sur mon Premier,
Les Romains volaient à la gloire...
Du méchant qui voudrait opprimer mon
[Dernier,
Périssse à jamais la mémoire !
Un petit élément dévore mon Entier,
Voilà la fin de mon histoire.

LOGOGRIPE

Le plaisant animal comment se peut-il
Qu'en lui coupant la queue, il devienne [faire
Et qu'entier il ait moins de pieds [sa mère ?
Qu'une de ses moitiés ?
Entier, nous le mangeons, mais ô pro- [dige !
Quand il est à moitié le malheureux nous [mange.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 636

Charade.—Le mot est : Dés-espoir.
Enigme.—Le mot est : Horloge.

ONT DEVINÉ :

Mlle Schayer, Eugirdor Regnaleb, J. A. Mignault, Mlle Colette, Montréal ; Lauzon, Lauzon ; Mlle Marie-Louise Côté, Grondines ; Mlle Idola Chevrier, Mlle Blandine Chevrier, Rigaud ; Frs-X. Cloutier, L'Islet ; Mlle Rose Bouleau, Lawrence, Mass. ; Mlle Marie-Louise Gamache, Fall-River, Mass. ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique.

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

«Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie.»
HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL
LIBÉRAL-CONSERVATEUR
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES
Bureaux : No 75, Rue St-Jacques
(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature sauc et le meilleur marché entre tous.



Se Sentait Elevé dans les Airs.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)
 Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique ce soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonique Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonique à d'autres, toujours avec le même bon résultat.
 W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14 1891.
 Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Epilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.
 JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS.
 E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
 ABONNEMENT Paris et Seine 50f 26f 14f
 Départements 56f 29f 15f
 Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.



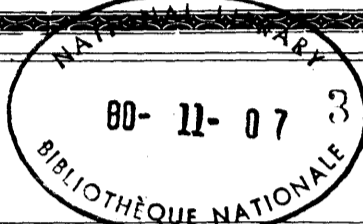
FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$3.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

— PRODUITS DE LA —
GRANDE CHARTREUSE
LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
 Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :
 POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
 AU CANADA
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
 ALIMENTAIRES
 de MONTREAL (limitée).



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjucis.
 Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
 BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL.
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891
 Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.
 ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.
 Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :
 Paris (France), 5, rue de la Bourse.
 Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
 Boston (Mass.), Carter Buildings.
 Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAULT

— RELIEUR —
 No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
 La plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
 Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
 Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
 Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
 Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 11 juillet 1896

53,223

BUREAUX
 71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
 MONTREAL
 1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTREAL

"Les affaires prospèrent tous les jours : Actuellement plus que jamais."

Vente a Bon Marche

— DU MOIS DE —

~ JUILLET

La plus Grande Vente de ce genre en Canada, elle n'a lieu qu'une fois par année.

La multitude des dames qui ont, pendant les douze derniers jours, fréquenté et encombré nos magasins, de bonne heure le matin, jusqu'à six heures du soir, démontre suffisamment que des offres bona fide attirent des foules considérables.

Celles qui n'ont pas su assister à notre Vente à Bon Marché du Mois de Juillet ne devraient pas manquer de visiter nos magasins, cette semaine. Nous venons de recevoir des nouveaux lots que nous avons marqués à des prix si ridiculement bas pour les écouler, qu'ils surpassent tous les records précédents.

Attrape-Mouches
 Une véritable nécessité, si vous voulez être confortable dans vos chambres. Nous n'en avons que 100, de première qualité, forme ballon, valeur régulière 20c ; à vendre à 13½ chacun.

Banc à Laver
 100 bancs à laver qui se replient, très bien faits, en bois franc, place pour deux cuvettes, pour 50c, prix régulier 55c.

Articles de Ménage
 A 30c—Stores en drap opaque, crème et vert, avec rouleaux à ressorts et tous les accessoires complets, prix primitif 40c chacun.

A 5c—500 coussins de jardin ou sièges d'herbes, forts et bien faits, prix primitif 9c chacun.

A 7c—Jolies cretonnes imprimées, toutes les plus nouvelles couleurs et les derniers dessins, prix primitif 10c la verge.

Crosses à 13½c chacune
 200 crosses, 3½ pds de longueur, monture forte, peau crue de bonne qualité, valeur régulière, 20c.

Sous-vestes pour Dames
 A 4c—Belles vestes à côtes, pesantiers pour l'été, pour dames, prix régulier 6c chacune.

A 12c—Belles vestes à côtes, faites pour s'ajuster, collet bas, très bien finies, pour dames, prix primitif, 17c.

A 23c—Vestes en coton à côtes, couleurs choisies, très bien garnies, pour dames, prix primitif 30c

A 26c—Belles vestes à côtes, faites pour s'ajuster, devants ouverts, garnies de dentelle et très bien cousues, pour dames, prix primitif, 35c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)
 1765 à 1783, Notre-Dame